EX MUSAEO
HANS FURSTENBERG

4° 169 619 - 1 R

OEUVRES
DU
PHILOSOPHE
DE
SANS SOUCI.
TOME PREMIER.

AU DONJON DU CHATEAU.
AVEC PRIVILEGE D'APOLLON.

M. DCCL.

(169619)
Stiftung
Staatsbibliothek
Preuß. Kulturbesitz

LE

PALLADION:

POËME GRAVE.

AVERTISSEMENT.

LE Marquis de Valory fait le nœud de tout le Poëme. On ſuppoſe, que le Ciel l'a doué de cette rare faveur, que ſa préſence rend l'Armée Pruſſienne invincible: Les Saints, qui ſe fourrent partout, révèlent ce ſecret au Prince Charles de Lorraine: Celui-cy tente le projet d'enlever le Marquis: Après quelques inutiles eſſais, Franquini, au lieu du Marquis, enlève ſon Secretaire Darget, perſonnage qui jouë ſon rôle, comme un autre, dans ce Poëme: Les Pruſſiens, que Valory & la Discorde irritent, pour tirer vengeance de ce prétendu affront, livrent une ſanglante Bataille aux Autrichiens, où les Saints, comme de raiſon, vont ſe mêler: Les Pruſſiens ſont victorieux; & le fruit, qu'ils remportent de cette Journée, eſt l'échange de Darget, contre un Général des Autrichiens, fait priſonnier dans cette Bataille: Le Prince Charles renonce au projet d'enlever Valory; la rancune ceſſe, & enſuite l'harmonie ſe rétablit.

Si quelque Lecteur malin ne trouve pas ce ſujet aſſez héroïque pour l'Epopée, nous le renvoions au fameux Poëme de la Guerre des Rats, au Lutrin, ou bien au Vert-vert; & en cas que tous ces Ouvrages immortels ne puiſſent ramener ſon ſentiment, l'Auteur prendra le parti de s'en conſoler, aſſûré que la Poſterité ne pourra ceſſer d'admirer un Ouvrage, où elle trouvera fondus enſemble tous les Poëmes Epiques, qui ont été faits depuis Noé jusqu'à nos jours. Et pour donner plus de poids à l'Ouvrage, on ne manquera pas de faire imprimer à la tête, les Lettres les plus exagerées de flatterie, qu'on aura écrites à l'Auteur ſur ce ſujet; & Monſieur Eüller, qui a perdu un œil en calculant, perdra l'autre, en réſolvant l'important Problême du Nombre innombrable d'éclats de rire, que le Monde fera, à la Lecture de ce grave Ouvrage.

CHANT. I.

LE PALLADION: POËME GRAVE.

CHANT PREMIER.

JE ne ſuis né, pour Chanter des Héros;
Un flageolet me tient lieu de trompette:
Pegaſe court & par monts & par vaux,
Quand, ſur ſa croupe, il porte un vrai Poëte;

Quand

Quand je le monte, il ſemble une Mazette,
Le plus rétif de tous les animaux.

Je veux pourtant Chanter, de ma voix rauque,
Ce Valory, ce fameux Champion,
Qui, par l'effet de ſon deſtin baroque,
Des Pruſſiens fut le Palladion;
Et pour lequel ſe fit mainte bleſſure,
Quand les Huſſards, fins & ruſés matois,
De l'enlever eſſaïant l'aventure,
Autour du Camp venoient en tapinois.

O! Vous, Divin & très-bavard Homère,
Des Rimailleurs & l'Oracle & le Père,
Qu'ont adoré tous vos Commentateurs,
Gens ennuieux; comme vous, radoteurs:
Trompez, pour moi, le vigilant Cerbère;
Echapez-vous de ſes ſombres cachots;
Inſpirez-moi des Chants toujours nouveaux;
Qu'à l'Hélicon votre flambeau m'éclaire;
Par vous, d'Achille on connoit la colère;
Mais cet Achille, encor qu'un grand Héros,

Qui

Qui pourfendit & tua ſes rivaux,
Enſanglantant du Xante l'onde claire,
N'eſt, dans le fond, qu'un Héros en chimère.

Bien autre étoit le vaillant Valory,
Dans les Combats, par ſon Pere, aguerry,
Dont je vous fais l'Hiſtoire véritable;
C'eſt un Héros au deſſus de la Fable.

O! Protectrice aimable de Berlin,
Je Vous implore, immortelle Hédevige!
Pour un rebelle élève de Calvin,
Que vos attraits, par un nouveau prodige,
En inſpirant votre devot Couſin,
Jettent ſur luy rien qu'un regard benin:
Au Paradis dites un Patenôtre;
Favoriſez ce Poëme badin;
L'Ouvrage alors ſera cenſé le vôtre,
Si l'aſſiſtez de votre appui divin!

Le bon Charlot, chaſſé de Siléſie,
Avoit mené ſes fiers Autrichiens

Dans un bon Camp, où regorgeant de biens,
Ils menoient tous une joieuſe vie,
Comme Prélats dans leur graſſe Abbaïe:
Au bord de l'Elbe, ils faiſoient leur ſéjour;
Le mal étoit, que l'Armée Ennemie
Avoit ſi-tôt l'Autrichienne ſuivie,
Qu'on entendoit, ſi l'on n'étoit bien ſourd,
Du Camp Lorrain, le Pruſſien Tambour.

Dans ce Camp fort, le valeureux Lorraine
Sur l'Ennemi vainement ſe déchaine;
Il voit ſouvent ſes Partis éclopés,
Tout-balafrés, s'enfuiant hors d'haleine;
Et dans les champs leurs membres diſſipés.

Helas! dit-il, s'appuiant ſur Roſière,
Qui reſſembloit à l'homicide Mars,
A quel Saint dois-je adreſſer ma prière?
Qui Diable peut raſſembler nos fuiards?
Si tant de fois j'ai tenté les haſards,
(Je n'en puis mais, beaucoup je m'en chagrine)

Si nous voions que l'Aigle des Cesars
Sous tant de coups menace enfin ruine.

Prince, lui dit prudemment son Ami,
Quittez, quittez la tristesse & l'ennui;
Au noir chagrin ne soiez point en proie;
Qui pleura hier, rit peut-être aujourd'hui:
Que les plaisirs, les festins & la joie
Fassent cesser la douleur qui vous noie:
Vous éprouvez le destin des combats;
Si m'en croiez, faisons un bon repas;
Demain, s'il plait à l'aveugle Fortune,
Sur l'Ennemi versant notre rancune,
A notre tour, nous ferons grand fracas.

Il dit: d'abord, la table fut couverte
De mêts exquis; on en mangea sans perte:
Trente Laquais, à la démarche alerte,
Voloient sans fin, de la table au buffet:
Du vin du Cap à longs traits on bûvoit;
L'âpre Pontac, le pétillant Champagne,

Différemment les verres coloroit,
Et les filets des langues délioit.

Le Saint Ignon, qui battoit la campagne,
Dans ſon harnois très-fort ſe démenoit:
Le bon Charlot en perdit ſa triſteſſe;
Et, ſur ſon front, la brillante alegreſſe
Tout doucement ſa douleur effaçoit:
Déja chacun parloit de ſa Maitreſſe:
Se déridant, le bon Charlot rioit,
Toujours bûvant, bientôt plus ne ſavoit,
Plein des vapeurs d'une bruiante yvreſſe,
Ce que ſa langue, allant toujours, diſoit;
Il clignotoit de ſa foible paupière;
Ne voioit plus: tout avec lui tournoit:
Il veut marcher, il retourne en arrière;
Moitié tombant, & moitié chancellant,
De ſes deux bras dans l'air ſe débattant,
On le ramène, & ſelon ſa coûtume,
Le fait coucher dans un bon lit de plume:
Son Confeſſeur, à propos, arriva;
De ſes deux doigts allongés, le ſigna;

Brailla

Brailla Latin, marmota quelque Pſeaume,
En s'adreſſant à Saint Pierre, ou Jérôme;
Ce qui d'abord au bon Charlot donna
D'un doux ſommeil le plus parfait ſymptôme;
Car, pour dormir, remède ſûr, dit-on,
C'eſt d'écouter un onctueux ſermon:
Depuis trente ans eut-on une inſomnie?
D'abord baaillez, l'ame eſt appéſantie,
Ouvrant la bouche & baiſſant le menton,
Fermant les yeux, tombez en léthargie.

Déja la Nuit a, de ſon voile obſcur,
Couvert le Ciel & toute la Nature;
Et des Hiboux, oiſeaux de triſte augure,
Retentiſſoit le cris amer & dur.

Quand, tout à coup, ſur la tente du Prince,
D'un vol plus leſte & promt que l'Eprevier,
Vient de l'Olympe un Farfadet tout mince:
C'étoit, dit-on, un Saint de ſon métier,
Qui, plus, étoit le Saint de la Province;
Tout doucement il s'approche de lui;

Dit à Charlot: Si je viens aujourd'hui,
C'eſt que je veux vous porter mon appui;
Népomucêne étoit mon nom de guerre,
Qu'on me donna, lorsque je fus ſur terre;
On m'y traita comme ſavez, fort-mal.
Je Confeſſois; & mon devoir auſtère,
Sur certain point, m'obligeoit au myſtère;
Lorsque mon Roi, mon Prince très-brutal,
Voulant ſavoir ce que je devois taire,
Me fit couper, dans ce ſéjour fatal,
Ma langue, afin d'aſſouvir ſa colère:
De ce malheur je ſûs bien me moquer,
Et pour un Saint, plus ou moins d'une langue,
C'eſt moins que rien; on bavarde, on harangue,
Sans langue, enfin, on peut bien s'expliquer.
Vous le ſavez, la gente * Britannique
Très-clairement ce phénomêne explique.

Mais revenons à l'important ſujet,
Qui de là-haut m'a fait mettre en voiage:

Du

* La Fille ſans langue qui parle, ſelon ce qu'en rapporte la Société Roiale de Londres.

Du Paradis je partis comme un trait,
Lorsque je vis foiblir votre courage;
Que mon Héros ſi fort ſe lamentoit.
Quoi! mon Héros, diſois-je, eſt Catholique,
Et nous verrons un maudit Hérétique,
Barbarement le prendre en ſon lacet?
Car quoique Saint (& Dieu me le pardonne)
Je hai ces gens qui ne vont point au Prône;
Ce ſont Coquins, Sacrilèges, Félons,
Qui, brocardant & les Saints & la Meſſe,
Nous affublant de mauvaiſes raiſons,
De nos autels ont éclairci la preſſe.
Je veux punir ces infames Vauriens;
Et protéger votre Race Ortodoxe,
Mes chers Hongrois, mes chers Autrichiens!
Or écoutez; ce n'eſt point paradoxe:
Si vous voulez dompter les Prussiens,
Bien vous gardez de déploier la force;
Trop-mal, ſouvent, vous en étes trouvez;
De la Valeur appréhendez l'amorce:
Si mes conſeils, en ce jour, vous ſuivez,

Un autre tour il vous convient de prendre;
C'eſt un ſecret que je vai vous apprendre:
Comme jadis étoit, dans Ilion,
Cette immortelle Egide de Minerve,
Enchantement, qui de tout mal préſerve;
Le Pruſſien a ſon Palladion;
Sainte Hédevige & Sainte Géneviève
Leur ont donné certain Marquis François;
Au gros Marquis tiennent tous leurs ſuccès;
Tant que du Camp l'Ennemi ne l'enlève,
Le Pruſſien ſera toujours heureux;
Si quelque jour le Huſſard vous le hape,
A tous vos coups nul Pruſſien n'échape;
Enlevez donc ce Valory fameux.

Il dit; & puis, ſans nulle autre étiquette,
Monſieur le Saint remonte ſa Choüette,
Et prend ſon vol au bénoit Paradis:
Le bon Charlot en eſt tout-ébahis;
Il ne ſait plus, ou s'il réve, ou s'il veille;
Ah! Saint Joſeph, dit-il, quelle merveille!

N'en

N'en doutons point: tout va nous réuſſir:
Le Ciel s'en mêle; il va nous ſecourir;
Et l'on verra bientôt changer les choſes.

Déja l'Aurore au viſage vermeil,
Vers l'Orient, de ſes beaux doigts de roſes,
Avoit ouvert les portes du Soleil;
Et les Oiſeaux, par leur tendre ramage,
Et les Clairons, & le bruit du Tambour,
Et le Soldat bûvant, faiſant tapage:
Tout annonçoit l'aube d'un heureux jour.

Quand le Lorrain, eſſuiant ſa paupière,
Dit, qu'à l'inſtant on appelle Roſière.
Roſière arrive; & le Héros lui dit:
Dans un moment, je vai quitter le lit;
Courez, volez, par votre voix ſonore,
Avertiſſez, du retour de l'Aurore,
Tous nos Héros: que, ſans perte de tems,
Dans cette tente, ils aient à ſe rendre;
Et lorsque tous ici ſeront préſens,

Bientôt ſauront ce qu'il faut leur apprendre.
Il part: dans peu arrivent ces Guerriers,
Sur des Courſiers tant ſuperbes que fiers.

Ne penſez pas, que j'aie la folie,
Ami Lecteur, de vous hiſtorier
De leurs Chevaux la Généalogie:
Podarge à tous eut-il donné la vie;
Le dire ici, feroit vous ennuier.

Vint, le premier, Walis chargé d'années;
Du vieux Neſtor il eut les deſtinées;
Grand babillard, peu d'accord, dur, altier.
Vint, après lui, ce Lobkowitz farouche;
Le fou Spada; le ſage d'Aremberg;
Waldeck, aiant le blasphême à la bouche,
Le ſuit, jurant & le Ciel & l'Enfer;
Puis vient, riant d'un rire âpre & amer,
Stein, qui paſſoit pour Momus de l'Armée;
Saint Ignon ſuit, tout dérangé d'hier;
Puis des Saxons la Troupe parfumée

Gens

Gens doucereux, & qui, peur d'accident,
Jusqu'à Mordieu, disent tout poliment.
Ce Chevalier, * pincé, droit comme un cierge,
Parmi ceux-là, paroit avec éclat.
Et le dernier, ce fut vous, Collowrat;
Aux pieds des Saints, aux autels de la Vierge,
Vous ignorez, si vous êtes Soldat:
Seul, après tous, arriva ce Béat.

Au beau milieu de la Troupe guerrière,
Parut Charlot; il étoit comme un Dieu:
Odeur de Saint se sentoit en ce lieu;
Sa face étoit brillante de lumière;
Le pot en tête, & la dague au côté;
Et s'appuiant sur sa longue rapière,
Il leur parla, d'un ton de Majesté.

Mes chers Amis, las de nous laisser battre,
A notre tour, faisons le Diable à quatre,
Car, plus-longtems, ne convient de souffrir

* Le Chevalier de Saxe.

Les Pruſſiens, chez nous, dans la Bohême;
Oui, j'ai trouvé, la nuit, un ſtratagême,
Pour les chaſſer, même ſans coup férir:
La nuit, un Saint me l'a dit à moi-même.

A ce diſcours, tout le monde ſe tut;
Mais, tout à coup, il s'élève un murmure,
Et Lobkowitz, voulant parler, dit: Chut!

Le bruit s'accroît; on parle ſans meſure;
Tel qu'on entend, quand, vers la Saint Michel,
Le lourd Pierrot va troubler les Abeilles;
En bourdonnant, l'Eſſain ſort des corbeilles;
Et, dans l'inſtant, il obſcurcit le Ciel:
Pour l'appaiſer, en vain l'on ſe tourmente;
Il perd, lui ſeul, ſa fureur inſolente,
Et doucement rentre en ſa ruche à miel.

Ces indiſcrets, alors, ainſi parlèrent;
Et Lobkowitz, contre eux, très-fort fâchèrent;
Mais, à la fois, tous laſſés de parler,

Font

Font ſuccéder à cette irrévérence,
Un très-profond & ſevère ſilence,
Si grand, que tous ils pûrent écouter
Une Souris, dans la tente, troter.
Lors, Lobkowitz leur dit: Aiez donc honte:
Le bon Charlot vous fait un ſi bon conte.
Mais tous les Chefs crioient à ſe crever;
Qu'il diſe donc ce qu'il a pu rêver!

Le bon Charlot, reprenant la parole,
Dit: Ne prenez ce diſcours pour frivole;
Faut enlever, du Camp des Ennemis,
Ce Valory, ce badaut de Paris:
Le gros Marquis les rend ſeul invincibles;
Quand l'aurons pris, ces Ennemis terribles,
Dans un moment, ſeront tous déconfits:
Nous ſerons Chats; ils ſeront nos Souris.

D'hier au ſoir, le Prince eſt encore yvre,
Dit Saint Ignon: & le brutal Waldeck
Répond: Soit dit, ſans manquer de reſpect,

Avec vous tous, j'aurois honte de vivre,
Si je tenois propos auſſi ſuſpect.
Ce ſont, ma foi, des Contes de grand-mères!
Eh! que m'importe & Saints & Sorcières?
Notre deſtin dépend de notre bras:
Qui, ſans frémir, affronte le trépas,
A ſon Parti donnera la victoire:
Venez, Amis; que nous comblant de gloire,
Le Pruſſien, terraſſé ſous nos pas,
Dans tous les tems, transmette à la mémoire
Tout ce qu'a fait Waldeck dans les Combats.

Le Collowrat, à ce diſcours profane,
En marmotant, faiſoit ſignes de croix;
En implorant le Souverain des Rois,
Et redreſſant ſes deux oreilles d'âne,
Dit: Que la foudre extermine à jamais
Ce Prince impie, accablé de forfaits!
Waldeck, au Ciel moins d'Etoilles ne brillent,
Qu'en cent façons Saints & Saintes fourmillent;
Aux Papegauds, qui ſont gens vrais Croians

Ils font l'honneur de ſe rendre viſibles:
Aux Scelérats, à tous les Mécréans,
Qui, comme vous, ont des cœurs inſenſibles,
Il n'eſt échu que d'éternels tourmens.

Ah! ventrebleu, dit Waldeck en furie,
Onc ne me fit affront auſſi ſanglant;
Oui, fuſſiez-vous propre fils de Marie,
Ce fer ſeroit lavé dans votre ſang.

Très-prudemment d'Aremberg les ſépare:
D'un ſi beau ſang, Prince, ſoiez avare;
S'il doit couler, ce n'eſt pas dans le Camp;
Le ſort, pour vous tous deux, qui ſe prépare,
Eſt, leur dit-il, plus illuſtre & plus grand.
Ce Medecin, qui de chez-nous ne bouge,
Dans un moment, à tous deux donnera
De l'Ellebore, ou de la Poudre rouge,
Et le courroux bientôt s'appaiſera:
C'eſt ſur ce ton que d'Aremberg parla.

Par ſes propos, l'extravagant Spada
Les fit tous deux en même tems ſoûrire.

Mais, cher Lecteur, comment puis-je décrire
Comme le ſang de Waldeck s'appaiſa?

Comme la Mer, après un long orage,
Briſe ſes flots ſur le prochain rivage;
Ainſi Waldeck, longtems après, gronda.
Le vieux Walis, chargé de ſon grand âge,
Leur dit: Jadis on étoit bien plus ſage;
Quand, de mon tems, un Conſeil ſe tenoit,
Auprès d'Eugene, aucun ne remuoit;
On écoutoit dans un profond ſilence,
Quand Staremberg, qui longuement parloit,
A tout propos, crachoit une Sentence;
J'ai même vû le Conſeil, qui duroit
Depuis l'Aurore à l'autre matinée.

On y dormoit, lui répliqua Spada:

Non

Non, point du tout: ce Conſeil s'aſſembla,
Pour diſpoſer de la grande journée,
Où l'on battit nos Gens près d'Almanſa,
Répond Walis: On n'étoit point volage:
Jeunes Héros, ſuivez l'ancien uſage:
Le bon Charlot, qui nous a raſſemblé,
Pour haranguer dans un Conſeil de Guerre,
Ne prétend point que l'ordre en ſoit troublé:
Eh! qu'en diroient la Reine & l'Angleterre?

Le Duc Saxon civilement répond,
Tirant le pied, faiſant la révérence:
Oui, bon Seigneur, vous avez grand-raiſon:
Enlevons donc l'Ambaſſadeur de France;
Aux Pruſſiens imprimons cet affront:
Car, en effet, avec notre canaille,
L'Enlèvement vaut mieux que la Bataille:
Et quant à moi, diſciple de Luther,
Je ſuis Charlot, fût-ce même en Enfer.
Tous nos Saxons ſont vos auxiliaires,
Que vos Saints donc mènent nos Gens de Guerres.

Ah! jour de Dieu, dit le fougueux Waldeck,
L'œuil enflamé, ſans pudeur, ſans reſpect;
Prince Saxon, vous parlez comme un Lâche:
Dans les repas, vous faites le Bravâche;
Et, comme on ſait, ne manquez par le bec:
Mais, lorsqu'il faut païer de ſa perſonne,
Vous évitez, Prince, de ferrailler:
Les Pruſſiens vous font toujours plier.
Eh! quelle eſt donc cette affreuſe Gorgone,
Qui fait, Saxons, que votre cœur friſſonne?
Que dira-t-on de nous dans l'Univers?
Quand on ſaura, que ces grands Capitaines,
Et ces Soldats, qui rempliſſent ces plaines,
Aſſez nombreux pour dompter les Enfers,
Se ſont laiſſés blouſer par certain rêve;
Qu'un Farfadet renverſe leurs eſprits;
Et n'emploiant la force, ni le glaive,
Pour terraſſer leurs vaillans Ennemis,
N'ont rien oſé que par ruſe & fineſſe,
(Lâches ſecours, dont s'arme la foibleſſe:)
Pour enlever un gros Marquis François.

Ce bel exploit, ſi digne de mémoire,
Chez nos Neveux, vous comblera de gloire;
Le Monde entier vous lâchera ſes traits;
Dieu ſait comment, pour plaiſanter & rire,
Sur nos Héros s'égaiera la Satyre!
Au moins, Meſſieurs, ne le prenez mauvais,
Si le Public, ſans pardon, vous déchire;
C'eſt, en deux mots, ce que je doi vous dire.

Très-brusquement reprit le Duc Lorrain:
Vous ne ſavez, Waldeck, ce que vous dites,
Quoique d'ailleurs vous aïez vos mérites:
Ce ſoir, pluſtôt que le jour de demain,
Le Valory ſera ſur nos limites:
La nuit ainſi me l'ordonna le Saint;
Sa volonté, qui fut toujours parfaite,
Ainſi qu'aux Cieux, dans notre Camp, ſoit faite!

Tous les Héros dirent: Il a raiſon;
La Queſtion An? eſt toute décidée,
Le Quomodo? reſte encore en idée,

Comment s'y prendre, & de quelle façon?

Waldeck leur dit: Mon Ame magnanime
S'offre à vos vœux, pour cet exploit ſublime;
Si vous voulez, j'enlève, dès ce jour,
De cette Armée & fière & triomphante,
Au beau milieu de ſon Camp, de ſa Tente,
Le Valory, même au bruit du Tambour.

Vous ſurpaſſez, dit Charlot, mon attente,
Généreux Prince, en qui l'ardeur brillante
Vient d'effacer les Héros d'à l'entour.

Alors ces Chefs, du ton de gens habiles,
Sur tous ces points faiſant les difficiles;
De leurs raiſons fortement entêtés,
Se hériſſant de cent difficultés,
Dans tous les lieux voiant tomber la foudre,
Sentoient le mal, ſans pouvoir le réſoudre.

Mais le Lorrain, en reſſources fécond,

Leur

Leur dit: Venez, prenons la gente Hongroiſe;
Deux cens Huſſards, tout au plus, ſuffiront;
Ils perceront à l'honneur de Thérèſe,
Et Valory du Camp enlèveront.

Je n'entens rien à tout votre colloque,
Répond Waldeck: je croi que l'on ſe moque;
J'ai commandé de gros Corps à la fois;
Deux cens Huſſards n'eſt pas aſſez pour moi;
Pour Saint André, ce ſeroit un emploi.

Non pas, Seigneur, daignez me faire grace,
Dit Saint André: c'eſt à vous, Nadaſti;
Chef des Hongrois, ſignalez votre audace!

En retrouſſant ſa barbe noire & graſſe,
L'Hongrois lui dit: Je laiſſe ce parti,
Sans l'envier, au jeune Derſoffy.

Charlot, voiant que tous prennent le large,
En rejettant leur emploi ſur autrui;

Leur dit: Je veux qu'on finiſſe aujourd'hui;
A Derſoffy je commets cette charge;
Qu'il aille donc préparer le Combat;
Tous nos Héros, dans l'inſtant, vont le ſuivre.

Le Saint Ignon, de la veille encore yvre,
Lui dit: Charlot, le pain fait le Soldat;
Le ventre vuide, on fait fort-mal la Guerre;
Prince, mangeons; ainſi le veut Homère!

Fallut manger; tout le monde avoit faim;
Et les morceaux entaſſés dans la bouche,
Demi-mâchés, ſe heurtent en chemin,
Le corps gonflé, l'eſtomac plein de vin,
La Troupe part engager l'eſcarmouche.

Deux cens Huſſards, renforcés de Tartares,
Sur des courſiers plus vîtes que les vents,
Partent du Camp, au bruit de cent fanfares.

Ami Lecteur, tu veus ſavoir quels gens

Lors

Lors combattoient ſous des noms ſi barbares?
Communément on les nommoit Hullans:
On les diſoit grands dévoreurs d'enfans;
Ils ſont tous forts, terribles à la vüe;
La tête chauve, & l'œuil plein de fureur;
Le nez camard, bras & poitrine nüe;
Gens faits exprès pour inſpirer l'horreur;
Portant en main leur lance à pointe aigüe,
Et rempliſſant les airs de leur clameur.

Des Pruſſiens, bientôt, la Garde alerte,
Toujours au guet, les découvrit de loin;
Foulant aux pieds l'herbe encor fraiche & verte;
Au Général on députe, ſans perte,
Pour les ſecours, dont on avoit beſoin.

Il vient, il voit la campagne couverte
D'Autrichiens; un des Hongrois déſerte;
Ce jour, ſans coups, ne ſe paſſera point:
Le Duc Lorrain veut prendre la licence
D'eſcamoter, par un ſien Partiſan,

Je

Je ne ſai quel Ambaſſadeur de France,
Qu'on nous a dit gîter dans votre Camp.

Il dit, & part: le Prince, dans l'inſtant,
Par le Huſſard, averti de la choſe,
Aux Ennemis un gros des Siens oppoſe
De ſes Dragons, de ſes Chevaux-legers.

Parmi ceux-là, ſe diſtingue la Bande,
Que l'intrépide & preux Chaſot commande.
Tous vieux Soldats, dans les Combats experts,
Qui, débandés, voltigeant dans la plaine,
Se ralliant, plus prompts que les éclairs,
Tous réunis, ſuivant leur Capitaine,
Sur l'Ennemi, qui par fois les attend,
Viennent tomber impétueuſement,
Et, par leurs coups, portent la mort certaine.

Les deux Partis s'approchent lentement:
Tout ce que peut, & l'adreſſe & la ruſe,
L'invention & les ſubtilités,

Se pratiquoit alors des deux côtés;
Le Pruſſien voit que l'Hongrois l'amuſe,
Et l'Hongrois voit ſes deſſeins éventés.

Sur le talut d'une double colline,
Le Camp du Roi, ſur la plaine, domine.

Tels que l'on voit les dangereux Lions,
Couchés dans leur redoutable repaire;
Telles étoient ces fortes Légions,
Qui ſuſpendoient leur ardeur ſanguinaire;
Et, dans leur Camp, ſe tenant en repos,
Voioient, ſans trouble, approcher leurs rivaux.

Leur Droite occupe une haute montagne;
L'autre Aîle alloit, traverſant la campagne,
Du bord de l'Elbe aſſûrer ſon appui;
Et dans ce Camp, d'accès inabordables,
Plein de Soldats, aux Lorrains, formidables,
Le Pruſſien ne craignoit rien pour lui.

Mais Derſoffy voltigeoit dans la plaine;

Tout à l'entour découvroit le terrein;
Et, se flattant d'une espérance vaine,
Formoit encor quelque nouveau dessein.

Chasot s'avance; & l'autre, qui le guette,
Sur son cheval, faisant la piroüette,
Donnant des deux, vient au devant de lui.

Je suis, dit-il, le vaillant Dersoffy;
Dans mon Païs, j'ai plus de deux cens vaches;
Aux Ennemis j'ai pris chevaux, panaches:
Quel est ton nom? Je m'appelle Chasot,
Dit l'autre; & suis le plus vaillant des hommes;
Mon Pere a plus de cent boisseaux de pommes;
Je suis Normand & du Païs de Caux:
Celui, des deux, aura tout l'avantage,
Qui marquera le plus constant Courage:
Nous combattons aux yeux de l'Univers.

L'Hongrois lui tire un coup de carabine,
La balle siffle, & vole dans les airs:
Chasot lui dit: Tu hâtes ta ruine.

En

En même tems, le frappe ſur l'échine;
Mais le coup manque & tombe du revers.
L'Hongrois ſe tourne; & de ſon cimeterre,
Décharge un coup deſſus ſon Adverſaire:
Chaſot le pare, il atteint ſon cheval,
Qui, trébuchant, ſe laiſſe choir à terre:
Chaſot tomba comme un coup de tonnerre.

D'abord, l'Hongrois veut ſaiſir ſon rival;
Le brave Rouch le voit, & le repouſſe:
Au preux Chaſot il n'arriva de mal,
Si ce ne fut d'eſtropier ſon pouce;
Il ſe relève & monte un Polonois.

En attendant, le vigilant Hongrois
Détache, & fait, par une marche adroite,
Du Pruſſien tourner le Camp à droite.
En même tems, pour cacher ſes projets,
Il eſcarmouche, harcèle à ſa manière,
Pour que ſon monde, arrivant par derrière,
Puiſſe ſaiſir le gros Marquis François.

De ce côté, ſelon les conjonctures,
Les Pruſſiens avoient pris leurs meſures.

Le bon Charlot & ſes Autrichiens
Examinoient, par de longues lunètes,
Tout le Combat de ces braves Athlètes,
Croiant charger Valory de liens.

De tous côtés, alors les Pruſſiens
Fondent, ſerrés, ſur l'Ennemi qui plie.
L'Hongrois le voit; il court, il parle, il crie:
Huſſards, à moi; qu'ici l'on ſe rallie!
Ce n'étoit plus qu'une confuſion;
Des Pruſſiens la redoutable épée
Du ſang Hullan étoit toute trempée;
Très-grande en fut alors l'effuſion;
Et dans l'horreur, qu'offrit cette déroute,
On ne voioit, toutes parts, ſur la route,
Que bras coupés, que morts & que mourans:
Pour échaper à l'ardente pourſuite,
Chacun hâtoit ſa courſe dans ſa fuite.

Muſe, dis-moi, comment, en ces momens,
Chaſot brilla, faiſant voler des têtes,
De maints Hullans faiſant maintes ſquelètes,
Et des Huſſards, devant lui s'échapant,
Fendant les uns, les autres transperçant:
Et maniant ſa flamberge tranchante,
Mettoit en fuite, & donnoit l'épouvante
Aux Ennemis effarés & tremblant.
Tel Jupiter eſt peint, armé du foudre,
Et tel Chaſot réduit l'Hullan en poudre.

Le bon Charlot, ſes Princes, ſes Héros,
A fuir auſſi fallurent ſe réſoudre,
Voiant, ſur eux, fondre leurs fiers rivaux.

Comme l'on voit le Lièvre, de ſon gîte,
Tout-effaré, ſe lever au plus vîte,
Quand il entend des Levriers jappans;
A toute jambe il court à travers champs;
Les Chiens legers, après lui, s'allongeans,
Avidement courent à ſa pourſuite;

S'il peut gagner un bosquet dans ſa fuite,
Il eſt ſauvé; les Chiens, ſes pourſuivans,
Pour le lancer, en vain, perdent leur tems.

Tels, échapés de la main homicide
Du fier Chaſot, plus redouté qu'Alcide;
Tremblans d'effroi, les Hullans, les Huſſards,
Rentrés au Camp, maudiſſoient les haſards.

CHANT. II.

LE PALLADION: POËME GRAVE.

CHANT SECOND.

Mes Amis! craignons tous de médire:
C'eſt un poiſon mortel, que la Satyre.
Qui brocarda, ſans remords, ſon prochain,
Eut ſa revanche; & dès le lendemain,

Mordu

Mordu d'autrui, ne penſa plus à rire.
Bien pis encor ſont de certains Auteurs,
Dont les bons mots, avoués au Parnaſſe,
Ont entrepris, libres dans leur audace,
Des thêmes, faits pour des profanateurs.

Me garderai de pareille aventure;
Pour plaiſanter, s'offrent tant de ſujets:
Et les Dévots, oiſeaux de triſte augure,
De tous côtés me lanceroient leurs traits.
Notre guide eſt la Loi de la Nature,
Belle ſans fard, auſſi ſimple que pure;
Elle bannit la Superſtition;
Mais elle apprend, ce qu'à l'Etre Suprême
On doit de culte & d'adoration,
Tant pour amour de Lui, que de ſoi-même.

Mais, dans le Monde, il eſt certaines gens,
Des rêves-creux, de fous viſionnaires,
Qui vont braillant, & du haut de leurs chaires,
Se font des Dieux, ſelon leurs caractères,
Toujours cruels & toujours puniſſans,

Et

Et qui, damnant tous les Mortels charmans,
Les font griller, par d'éternels tourmens;
De tous les Sots, forment une cohorte,
Gens bien choiſis, tous élus, tous chéris;
Et pour lesquels Saint Pierre ouvre la porte,
Et les admet au bénoit Paradis.

Amis, comment ſouffrir de tels affronts?
C'eſt au bon ſens faire lourde avanie,
Que de damner la bonne compagnie:
De ces Fous-là, qui jugent ſans raiſons,
Les Gens d'Eſprit, enfin, ſe vengeront.

Mon cher Lecteur, ſi hardiment je grimpe
Jusqu'au ſommet de l'éclatant Olympe;
Ne penſe point, que ce ſoient les vrais Cieux,
Dont j'oſe ici te faire la peinture:
Plus librement, je puis parler de ceux,
Qu'ont fabriqué l'Erreur & l'Impoſture,
Et l'Intérêt de quelques rêves-creux;
Bref, en un mot, je ne parle que d'eux.

Le Bruit, que fait la gente furibonde,
Qui rampe ici ſur la face du Monde;
Ses Démêlés, ſes Débats, ſes Excès,
Ses Intérêts, ſes Guerres, ſes Procès;
Tout ce qu'on fait d'heureux ou de funeſte,
Tout fut prévû, reglé par les Arrêts,
Qu'en prononça toute la Cour Céleſte.

Or, écoutez: Ces Peuples d'Ennemis,
Qui ſe battoient, comme des Amadis,
Dans un recoin de notre petit Globe,
Qui de l'Olympe aux regards ſe dérobe,
Fixoient, ſur eux, les Saints du Paradis:
On n'y parloit, presque plus, d'autre choſe;
Et chaque Saint aïant pris fait & cauſe,
Les uns diſoient; ſommes Autrichiens:
D'autres, ligués; nous ſommes Pruſſiens.
Ce que de Saints avoit produit la France,
Etoient, de droit, zélés pour l'Alliance;
Mais tous les Saints, à Vienne, à Brinn, fêtés,
Pour le Lorrain, étoient tous bien portés:
Ceux-là portoient, deſſous leur auréole,

Cocar-

Cocarde verte, affiche du Parti:
Des rubans verds chamarroient leur étole.

Le Monde, au Ciel, étoit bien perverti.
Au bon vieux tems, chacun, ſuivant la règle,
Dévotement chantoit Alleluya:
On eût feſſé quiconque eût fait l'espiègle,
Ou de chanter un moment s'ennuya:
C'étoit alors une vraïe Monarchie.

En vieilliſſant, le bon Père Eternel
Laiſſoit aller la Police du Ciel:
Il s'en fit lors une Hiérarchie.

Le Paradis étoit comme une Cour,
Il y regnoit l'Intrigue & la Cabale:
Aux chaſtes Sœurs les Saints faiſoient l'Amour;
Tout préſentoit des objets de ſcandale;
On y voioit la Diſcorde Infernale:
C'étoit alors un dangereux ſéjour.

Dans le déclin de l'Eternel vieux Père,

On ſe ſauvoit par Compère & Commère:
L'un, en léguant ſon bien, par teſtament,
A des Frapparts d'un très-riche Couvent;
L'autre, en païant, escamotoit ſon ame
Aux durs tourmens de l'éternelle flamme.
Chacun avoit étudié comment
Tromper du Ciel la fureur vengereſſe,
Malgré l'horreur de ſa Scélérateſſe.

Lorsque la Mort, s'approchant à tâton,
Par le collet, ſaiſit le Miſérable;
En ſe voüant ſoudain à ſon Patron,
Et ſe ſignant, on déroute le Diable;
On fait des Vœux aux Saints de grand renom;
On ſe Confeſſe à quelque Jéſuite;
Et l'on reçoit, avec de l'Eau benite,
Un Paſſe-port, ſigné pour le Cocyte,
Avec la Meſſe & l'Extrême-Onction.

Alors le Saint, auquel le Mort ſe voüe,
Pour ſoutenir ſa réputation,
Au Paradis le protège & l'avoüe;

Et

Et chaque Saint aiant eu, de tout tems,
Dans notre Monde, un nombre de Cliens;
Jugez combien le Ciel, en ſes murailles,
Avoit alors raſſemblé de canailles.

Quant aux grands Saints, c'étoient tous Impoſteurs,
Qui, ſe forgeant eux-mêmes des Oracles,
En vrais fripons, opéroient des Miracles,
Dont on croioit les Cieux-mêmes auteurs:
Et la Très-Sainte & ridicule Egliſe
Dévotement, par Bref, les Canoniſe;
Et les voilà, comme Saints, reconnus.

Telle étoit donc alors la Cour Céleſte,
Un compoſé de comiques abus,
(Pour le bon ſens nourriture indigeſte:)
Ausquels, ma foi, le Monde ne croit plus.

Imaginez un amas de Chanoines,
Prêtres, Curés, mille ſortes de Moines,
Tous, pêle-mêle, enſembles entaſſés.

Imaginez, ſi vous pouvez, des Anges,
Des Chérubins, vers le haut-bout, placés,
Des Séraphins, des Thrones, des Archanges,
Pour bien chanter, de bonne heure, châtrés.

Imaginez, au milieu d'eux, que brille
Du vieux Papa la Céleſte Famille:
Près de ſa dextre, on voit, avec ſon Fils,
Une Beauté, Reine du Paradis,
Beauté, faiſant enfans en ſon jeune âge,
Et conſervant toujours ſon Pucelage.

O mes Amis! ah! que c'eſt bien dommage,
Qu'on ait perdu, dans nos jours tant maudits,
De ces tems-là l'antique & bon uſage!

On voit encor, dans ce brillant taudis,
Les quatre Grands & les Petits Prophètes;
Quelques Hébreux raſibus circoncis,
Reſplendiſſans, comme on voit les Planètes.

Ah! Vous voilà, chers Luther & Calvin,

Au

Au Paradis, en chauſſes & pourpoint!
Tant mieux pour nous, que là ſont Hérétiques;
Y ſont encor bien d'autres Schismatiques,
Qu'y place, au moins, la Superſtition.

Las! j'apperçoi le grand Saint de la Mèque:
On va donc là ſur ſon opinion?
Tandis que Vous, Horace & Cicéron,
Virgile, Homère & Socrate & Sénèque,
Vous grillez tous à l'éternel charbon!

Mais c'eſt l'Enfer, c'eſt l'Empire du Diable,
Qu'on nous aſſûre être le mieux peuplé:
Ce que la Terre a vû de plus aimable,
Doit, pour jamais, être là-bas brûlé:
Là, s'engloutit le Monde & la Nature,
La reſpectable & ſage Antiquité,
Et notre race, & la race future.

Car les Dévots, par imbecillité,
A l'Infernale & Sombre Majeſté,
Ont aſſigné la pauvre Humanité:

Par

Par cette Loi, tant injuſte & tant dure,
Rien ne reſta pour la Divinité;
Si bien on ſit, que Dieu créa le Monde,
Non pas pour Lui, mais pour l'Eſprit immonde.

Mais laiſſons-là ces ſtériles Docteurs,
Et leur ſyſtême, & leur fou de partage;
Et revenons, après ce verbiage,
A notre Objet. Oui, mes chers Auditeurs,
Dans cette Cour, que je viens de dépeindre;
Cour, où les Saints excitoient des rumeurs;
Le Roi des Cieux, rêvant, ſe mit à craindre
Quelques complots, quelques traits de noirceur.

Ce n'auroit point été choſe nouvelle:
Un jour, un Ange, appellé Lucifer,
Qui, dans les Cieux, avoit fait le rebelle,
Fut relégué dans le fond de l'Enfer.
Tout ce qui fut, peut arriver encore:
Pourquoi, c'eſt bien, lorsque rien on n'ignore,
Voiant le mal tout doucement venir,
De l'étouffer, ſans le laiſſer grandir.

Le Roi des Cieux, ainſi plein de prudence,
Prévint le mal: l'Archange Michäel,
Ce Courrier des choſes d'importance,
Fut député vers le Peuple Eternel,
Pour l'amener d'abord à l'Audience.

Les Cordons Bleus s'approchent le plus près
De ce grand Roi, qui, mettant ſa Couronne,
Et s'apprêtant à lancer ſes Décrets,
Va ſe placer ſur ſon immenſe Throne.

Ce Throne eſt fait d'argent, d'or & d'airain.
Et Belzébuth, à la Forge Infernale,
Le travailla, de ſa griffe, au burin.
Il y grava l'aventure fatale
De ſa révolte & de ſa triſte fin;
Par ſon exemple & ſon cruel deſtin,
Avertiſſant tous les Saints à cabale,
De réprimer tout penſer trop mutin.

Dans cette Cour, tout comme dans une autre,
Legers y ſont Meſſieurs les Courtiſans:

Le Saint nouveau, le Martyr & l'Apôtre
Y font auſſi les Fiers, les Suffiſans.

Le Throne étoit négligé de ces gens;
Tous ces Faquins de Moines & de Prêtres,
Au Paradis faiſoient les Petits-Maîtres;
Diſoient: Ce Throne eſt l'œuvre des Méchans:
A l'Hiérogliphe on ne peut rien connoître:
Que des reliefs aillent donc ſe repaître,
Nos Rêves-creux, nos Docteurs, nos Pédans.

Mais cependant le Divin Interprète,
Tout-bourſouflé, ſonnoit de la Trompette;
C'eſt là des Cieux l'immortelle étiquette,
Pour annoncer que le Roi veut parler,
Et que chacun des Saints doit écouter.

Je croi, Meſſieurs, leur dit le bon vieux Père,
Quand vous aurez appris la grande affaire,
Dont il s'agit, que n'aurai pas beſoin
De réveiller votre illuſtre courage;
Car vous n'avez, jamais ou peu du moins,

Oüi

Oüi tenir tel important langage;
Quand je voudrois même la ſupprimer,
La choſe, hélas! parle aſſez d'elle-même,
Et ſemble, à tous, ici vous reprocher
De vos devoirs la négligence extrême . . . .

Là, le bon Père, héſitant, bégaïant,
Sent ſa mémoire & ſa langue égarée.

Saint Auguſtin, de loin l'appercevant,
Lui dit: Grand Roi de la Voûte Ethérée,
S'il me ſouvient du tems antérieur,
Lorsqu' autrefois j'étois encor Rhéteur,
Avant d'avoir ma Métropolitaine;
Ce diſcours-là je ſavois tout par cœur,
Il n'eſt de Vous, ma foi, mon cher Seigneur,
Et Vous l'avez pillé dans Démoſthène:
Ce n'eſt, mon Roi, ni bienſéant ni beau,
De nous donner du vieux, pour du nouveau.

Le bon Papa, ſurpris de ce reproche,
Lui dit: Helas! ſi mon diſcours s'accroche,

Ce n'eſt ma faute ; enfin l'âge vieillit ;
Et je n'ai point, dans ce beſoin extrême,
Le beau Puîné de l'Eſſence Suprême,
Mon Fils cadet, le gentil Saint-Eſprit.

En pareil cas, il me ſouffle à l'oreille;
Il eſt allé, ſelon ce qu'on m'a dit,
Pour aſſiſter (& pour faire merveille)
Au Vatican, dans la pompe & le bruit,
Sa Sainteté, qui, dans ſa grande Egliſe,
Dans ce moment, nouveau Saint canoniſe;
Un Saint, que tous vous ne connoiſſez pas,
Qu'on a tiré ſquelette de ſa tombe;
Cet Anonime, après un long trépas,
Doit recevoir, ſortant du Catacombe,
Un bel étui; puis le baptiſera;
Bientôt après des miracles fera,
Et ſon Idole, aiant partout ſa niche,
A l'entour d'elle, à deux genoux, verra
Le Scélérat, l'Imbecille & le Riche:
Dans les bons jours, ſa Fête on chommera.

Mais

Mais revenons, enfin, à ma harangue:
Mes chers Enfans! ſi je déclame mal,
Prenez-vous-en à ma peſante langue:
Si m'entendez, c'eſt là le principal.
Or écoutez: Dans ce Sejour Roial,
Où, dès longtems, je fais ma réſidence,
J'ai ſeul verſé, deſſus l'Humaine Engeance,
Egalement & les Biens & les Maux,
Que j'ai puiſés de ces deux grands Tonneaux.

Si le Deſtin, par fois, me contrecarre,
Et me prétend aſſervir ſous ſa Loi;
Je le retiens: mon pouvoir le rembarre,
Et lui fait voir que je ſuis ſeul le Roi.
Mais Vous, mes Saints, mes Fils, mes chers Apôtres,
Que j'avois cru plus ſages que les autres,
Au Paradis, devant moi, ſous mes yeux,
Vous élevez vos fronts ſéditieux;
Selon qu'en dit, à chacun, ſa faconde,
Chacun de vous veut gouverner le Monde;
Dites: pourquoi ſuis-je donc dans les Cieux?

Hier, regardant par ma longue lunette,
Je vis, deſſus la petite Planette,
Deux Nations, qui, s'entrechicotant,
Un grain de ſable, entre elles, diſputant;
Et vous voilà d'abord en mouvement:
Aucun de vous, entre ſoi, ne s'accorde;
On prend parti; chacun prétend briguer,
De ſon côté, ne tirant qu'à ſa corde,
L'œuil égaré, ſoufflé par la diſcorde,
Se mêle ici de nuire ou protéger:
A vous ne tient de me faire enrager;
Si l'on m'échauffe, on me fera réſoudre
A vous chaſſer bien loin de mes Etats;
A vous lancer ma redoutable Foudre,
A vous proscrire, à vous réduire en poudre;
Mais, pour le coup, je ne le ferai pas.

Sachez, du moins, qu'en ces lieux pacifiques,
Je ne veux point de vos trames iniques;
Que je puis ſeul regler, comme il me plait,
Le Sort Humain, ſans que l'on en raiſonne;

A cet Essain de Frelons, qui bourdonne,
J'enjoins ici, je commande & j'ordonne
D'être tranquille, & d'être satisfait.

Il dit: les Saints, les yeux baissés sur terre,
Genoux tremblans, & joignant les deux mains,
Le dos courbé, craignant tous le tonnerre;
Au fond du cœur, pestoient sur leurs destins.
Il se fit même un silence si morne,
Qu'on auroit dit, que les Saints, tant parlans,
Etoient muets, enchantés ou gisans:
Mais comme, à tout, le Tems met une borne,
Lorsque la peur se fut calmée un brin,
Le vieux babil reprit son ancien train.

Alors lui dit Saint Maître Borromée:
Grand Roi, souffrez qu'un de vos Immortels
Ose parler: l'Autrichienne Armée,
Mon Nom fameux, mon Culte, mes Autels,
Oui, tout s'en va, dans ce jour, en fumée,
Si ne voulez punir des Criminels,
Dont la fureur est, contre eux, animée.

Exau-

Exaucez-moi! Certes il a raiſon,
Dit l'autre Saint; (c'étoit Népomucène:)
Vous voulez donc, comme en votre Maiſon,
Au pur haſard, laiſſer notre domaine?

L'Autrichien reſpecte mes vertus;
Il n'eſt de Saint, dans tout ce nombre extrême,
Qui reçût tant d'Images, de Tributs,
Qu'en érigea, pour moi ſeul, la Bohême:
On ſait, là-bas, ce qu'on doit à mon Nom;
Voiagez-y: l'on y voit ma Statuë
Sur les Chemins, même ſur chaque Pont:
Malheur, Paſſant, à qui ne me ſaluë!
Mais, ſi jamais ces Incrédules Chiens,
Qui ne croiant en Vous, Grand Roi, qu'à peine,
Si, dis-je, un jour, on voit les Pruſſiens,
Victorieux, chaſſer le bon Lorraine;
Qui Diable alors ma Fête fêtera?
Et Vous, bon Roi, vous-même, prenez garde,
(Car tout de bon la choſe vous regarde)
Tout le premier, on me ruinera;
Et, dans ma niche, on m'abandonnera:

Le

Le Pruſſien, qui, ſur moi, ſe haſarde,
M'aiant vaincu, ſur Vous ſe tournera.

Il n'avoit pas achevé ſa harangue,
Lorsqu'en fureur, lui dit Saint Wenceslas:
Tais-toi, Fripon, Déclamateur ſans langue,
Vil raviſſeur de mes anciens Etats!
J'étois, moi ſeul, Patron de ce Roiaume,
Quand un beau jour, lâche, tu t'aviſas
De m'imiter, faiſant mon ſecond Tome;
Que, nouveau Saint, tu t'impatroniſa;
Alors mon culte à ton Autel paſſa.

Le doux Jéſus, qui, tout-ſurpris, l'écoute,
Dit, Wenceslas, vous n'y voiez donc goutte?
Meſſieurs les Saints, rengainez vos exploits:
Vous avez tous empiété ſur mes droits;
Vous, des Dévots avides Paraſites,
Avant le tems que Miracles vous fites,
J'étois, moi ſeul, adoré des Humains;
J'avois, moi ſeul, l'honneur des Proſelytes:
Mais à préſent on ne voit que des Saints,

Qui, se servant d'une ruse profonde,
M'ont enlevé le Culte de ce Monde.

Le bon Papa lui dit, tout-doucement:
O mon cher Fils! ne soiez colérique.
J'avois, jadis, dans le commencement,
De l'Univers, seul, toute la pratique;
Lorsque tu vins, le Monde fanatique,
Par son instinct, suivant le changement,
Planta, pour toi, ma Seigneurie antique:
Je le souffris, t'aimant fort-tendrement.

Mais laissons-là l'aigreur & la dispute.
Voions ici qui nous protégerons,
Des Combattans de ces deux Nations;
C'est ce qu'il faut en deux mots qu'on discute:
Puis, je prendrai mes résolutions.

Calvin, Luther, très-bas se prosternèrent;
Les Prussiens au Roi recommandèrent;
Et Géneviève, & tous les Saints François,
Par leurs discours, très-fort les appuièrent,

Alors

Alors parut, éclatante d'attraits,
Pleine d'appas, plus touchante & plus belle,
Qu'au Paradis onques ne fut Pucelle;
Sainte Hédevige: Elle approcha du Roi,
D'un air ſoumis & d'un maintien modeſte;
Dans ſes beaux yeux brilloit l'ardente Foi;
Et, bref, c'étoit une Beauté Céleſte;
Sa belle bouche alloit donner la loi,
Et décider la Querelle funeſte,
Dont la Bohême étoit pleine d'effroi.

Elle approcha, d'une façon unie;
Aux pieds du Père, on la voit accroupie;
D'une des mains, lui preſſant les genoux,
De l'autre main, au menton le careſſe;
Lui dit: Grand Roi, mon espoir eſt en Vous!
Jadis, prenant pitié de ma jeuneſſe,
Me dégageant de l'humaine foibleſſe,
Sainte je fus chez mon défunt Epoux;
Aſſiſtez-moi! que, dans ces jours proſpères,
Tous mes Parens reſſentent vos faveurs!

A tous ces Saints, ils font peu de prières;
Mais Votre Amour remplit ſeul tous leurs Cœurs.
Les Pruſſiens compoſent ma Famille,
Et leurs Rois ſont mes plus purs rejettons;
Ne ſouffrez pas qu'un vil Saint les étrille!
Couvrez-les tous deſſous vos Aîlerons!
A Vous, Seigneur, Hédevige ſe voüe.

En même tems, elle vous l'amadoüe;
Onc on ne vit, avec tant de ſplendeur,
Corps féminin ſi ſouple & ſi flatteur.

Le bon Papa ſent ſon ame attendrie:
Vous le voulez; je doi vous exaucer;
Un Léopard, de la fière Hyrcanie,
N'auroit le cœur d'oſer vous refuſer;
Dit-il. De loin, bonne Dame Marie,
S'impatientant, pleine de jalouſie,
De ce diſcours eût voulu ſe mêler:
Chacun le voit: Le Roi lui dit: ma Mie,
Vous aimerois bien plus, ſi de l'Envie,

Lors-

Lorsqu'il me plait à Saintes de parler,
Vous ne ſentiez ſi ſouvent la furie :
Il eſt beſoin d'apprendre à vous calmer.

Alors, parlant à Sainte Géneviève,
Il dit : Prenez mon redoutable Glaive,
Dont autrefois, par mes Décrets divins,
L'Ange vengeur défit les Philiſtins ;
Et ſecondez l'effort des Pruſſiens :
Ce ſont les Fils de ma charmante Fille :
Chère Hédevige ! ordonnez aux Deſtins,
Et confondant les fiers Autrichiens,
Comblez d'honneur votre heureuſe Famille,

Ces derniers mots, qu'il dit à haute voix,
Font treſſaillir & les Cieux & la Terre ;
Et ces accens, plus forts que le tonnerre,
Mettent les Saints, confus, en déſarrois.

L'Ange leur dit : le Roi vous congédie ;
Que chaque Saint, vaquant à ſes Emplois,

Aille à préſent régir ſa Monarchie !
Tous, dans l'inſtant, ſe lèvent pour ſortir.

Comme l'on voit la preſſe s'éclaircir,
Lorsqu'à Grodno, la Pologne inquiète,
En grand tumulte, a rompu ſa Diète :
Ainſi les Saints s'empreſſent de partir.

Dame Marie, attelant ſa Mazette,
Fendant les airs, deſcend droit à Lorette ;
Là, dans ce Temple, un miracle poſa,
L'Hôtellerie, où la Dame accoucha
Du doux Jéſus, jadis, en Idumée ;
Tout à l'entour, flaire ſa renommée.

Saint Pierre à Rome auſſitôt s'envola :
Sur un grand Coq le bon Saint ſe percha :
C'étoit ce Coq, qui, par trois fois, chanta,
Lorsque l'Apôtre, en ſcélérat, en traître,
Son doux Jéſus, par trois fois, rénia :
Aucun des Saints autant on ne fêta ;

Hon-

Honneur ſe fait à Rome le Saint Père,
De ce qu'il eſt Succeſſeur de Saint Pierre.

Légèrement, ſur ſa meule à moulin,
Saint Nicolas traverſa l'Hémisphère;
Pour Petersbourg partit le Calotin,
Y ranimer ſa cendre qu'on révère.

Antoine alors part à califourchon;
Piquant des deux, il preſſe ſon Cochon:
Ce Saint, des Porcs, eſt l'auguſte Patron.

Ah! vous voilà, le Coloſſe de Rhode!
Ce n'eſt pas lui, c'eſt un Saint hors de mode,
Le grand Chriſtof, de l'inconſtant Clergé,
Dans un recoin, ſans culte, négligé.

Un autre part; il veut chommer ſa Fête;
Vous oubliez, Saint Denis, votre tête?
Reprenez-la; car, malgré les Dévots,
Sans tête, un Saint fait rire les Badauts.

Là, Saint François, tout-criblé de ſtigmates,
Ce preux Martyr, encor couvert de ſang,
A gros bouillons, ſortant des quatre pates,
Et jailliſſant de ſon généreux flanc,
S'en va tout-droit, dans un riche Couvent;
Ce jour, ſa Châſſe, en pompe, ſe promène,
Et le Gardien, & les Religieux,
Et les Dévots, que fourniſſent tous lieux,
Qu'à pareil jour, on trouve à la douzaine,
Suivent le Saint, d'un air humble & piteux;
A ſon honneur, ils fêtent la Neuvaine,
En s'enyvrant d'un vin délicieux.

J'ai la berluë, ou je croi, Dieu me damne,
Parmi ces Saints, que j'apperçois un Ane;
Pourtant n'eſt pas celui-là qui parla,
Quand Balaam autrefois le monta;
Mais c'eſt celui qui le Sauveur porta,
Lorsque l'Hébreu, célébrant ſon entrée,
Jéruſalem de Palmes décorée,
Jusques au Temple, un jour, l'accompagna;

Cet

Cet Animal, ſur une vapeur bleuë,
Va dans Milan, pour retrouver ſa queuë.

Là, tous les ans, de l'Animal Béat
On donne, un jour, ce beau membre en ſpectacle;
Prêtres y ſont, en grand Pontificat,
A deux genoux, attendant le Miracle,
Et célébrant ſa Fête avec éclat.

Le bon Janvier, avec ſon auréole,
Comme un éclair, va trouver Dom Carlos;
Il fait bouillir ſon ſang dans ſa fiole;
Tout-pleins de joie en ſont ſes bons Dévots.
Le doux Joſeph, ce Mari ſi modeſte,
Pauvre Vulcain de la Troupe Céleſte;
Et les vieux Saints, comme Hercule-Samſon,
Mars-Maccabée, & Gabriel-Mercure;
Tous, trop âgés, reſtent à la maiſon;
Ils n'étoient plus que des Saints en peinture.

Mais, ſi j'avois une langue d'airain,

Et des poulmons, comme Eole ou Zéphyre;
Ami Lecteur, comment pourrois-je, enfin,
Te tous compter, & tous ces Saints te dire?
Un an entier ne fauroit me suffire.

Mais, si voulez de l'Immortelle Cour,
Avoir, chez vous, la Liste générale,
Un Almanac, tout du long, vous étale,
Et chaque Saint, & sa Fête & son jour.

Mais, après tout, ce ne sont mes affaires:
Venons aux Saints, qui me sont nécessaires,
Dont nos Héros ont, tous les deux, besoin.

Vers le Lorrain, part Saint Népomucène;
Sur un raïon il ne se percha point;
Tout-confondu, du Ciel sortant à peine,
Il gagne, enfin, sa Métropolitaine;
Dans Prague, il va se percher, sur son Pont.

Il veut, pourtant, soûtenir son renom,

Et

Et ranimer les Soldats de Lorraine :
Pas ne croirez ce qu'il imagina ?
Deſſus ſon Pont, le bon Saint ſe tourna ;
Aux Pruſſiens il montra le derrière,
Aux Gens Lorrains ſa béate viſière :
Tout auſſitôt, au Miracle on cria.

Pendant le tems, qu'au lieu d'un vrai prodige,
Saint Népomuc étale un vain preſtige ;
Que fites-vous, ô divine Hédevige ?

Muſe, dis-moi, comment ſes belles mains,
Qui maîtriſoient l'Oracle des Deſtins,
Pour relever la Pruſſienne Tige,
Lors préparoient de mal aux fiers Lorrains ?

Elle n'admet aucun repos ni trève ;
Toujours parlant, conſultant Géneviève,
D'avance aiant ajuſté ſes accords,
On va bientôt voir joüer ſes reſſorts.

Alors des Cieux la nombreuſe Aſſemblée

S'étoit déja des portes écoulée ;
Et traverſant le vaſte champ des Airs,
Avoit rempli cet immenſe Univers :
Les uns en France, & d'autres en Autriche,
Etoient venus, ſur les aîles des Vents,
Et chaque Saint, de retour dans ſa niche,
Humoit déja l'odeur de ſon encens.

CHANT. III.

LE PALLADION: POËME GRAVE.

CHANT TROISIEME.

Il n'eſt pour nous qu'heur & malheur au Monde !
J'ai ſouvent vû, dans ce Siècle félon,
Que la Fortune, aveugle & vagabonde,
A couronnée un Faquin, un Fripon;

Et la Vertu, des Hommes tant prônée,
Dans l'indigence, au ſort abandonnée,
Souffrir l'opprobre, & languir en priſon.
Quand le Deſtin, aigri, nous perſécute,
Fût-on Céſar, Pompée ou Scipion;
Pendant un tems, on ſe défend, on lutte,
Mais on périt, s'il réſoud votre chûte.

O mes Lecteurs! ſi vous ne m'en croiez,
Le verrez bien, quand ceci vous lirez;
Quand de Darget vous apprendrez l'Hiſtoire.
Ce Fait tragique & ce complot d'horreurs
Sera toujours préſent à ma mémoire:
Le ſouvenir m'en arrache des pleurs.

Or, écoutez: L'Autrichienne Armée,
En aiant vû ſes deſſeins échoüer,
Etoit encore abattue, alarmée;
Le bon Charlot s'entendoit bafoüer;
Le mordant Stein, à l'ironique mine,
Sur le Lorrain, aiguiſoit ſes brocards;
Par ſes bons mots, ſans fin, le turlupine;

Et

Et ſes propos, lâchés ſans nuls égards,
De bouche en bouche, alloient, de toutes parts.

Dans l'Univers, bientôt la Renommée
Avoit ces bruits rapidement ſemée.

Ce Monſtre affreux paroît d'abord petit;
En moins de rien, il s'accroît & grandit;
Jusques aux Cieux, atteint ſa tête énorme,
Et, de ſes pieds, il touche les Enfers:
L'étrange Oiſeau, même en volant, s'informe
De ce qu'on fait & dit dans l'Univers.
Sous chaque plume, ô prodige! ô merveilles!
Il a des yeux, des bouches, des oreilles;
Il va, d'un pas, d'Orient en Occident;
Et, publiant les vérités, les ſonges,
Et des ſecrets & ſouvent des menſonges,
Divulgue tout, d'un babil imprudent.

Dans les deux Camps, ce Monſtre mal-faiſant
Avoit tout dit: on n'entendoit que rire:
Le bon Charlot, en ſon cœur, en ſoupire;

Hé-

Hélas! faut-il, que, ſi dévot aux Saints,
J'aie ici-bas d'auſſi cruels deſtins?
S'écria-t-il. Mais Collowrat l'approche;
Prince, dit-il, pourquoi donc ce reproche?
Si vous ſouffrez dans ce Monde maudit,
Dans l'autre aurez l'immortelle Couronne;
Ce n'eſt qu'à ceux, que le Monde proſcrit,
A qui le Ciel, après la mort, la donne;
Il faut ſouffrir les Tribulations,
Le Fer, le Feu, les Macérations;
Quand nous avons ſenti ces maux inſignes,
Encor des Cieux ſommes-nous tous indignes.

Le preux Roſière entend, avec chagrin,
Ce Diſcoureur, ſi doux, ſi débonnaire:
Vous raiſonnez, dit-il, en Capucin;
Il faut ici parler en Militaire.

Prince, excitez votre feu naturel;
Eguillonnez votre illuſtre Courage;
Avant la nuit, effacez votre outrage;
Courez venger votre Honneur & le Ciel.

A ce diſcours, le Lorrain ſent renaître
Nouvel eſpoir. Il dit: Sans nous commettre,
Aions raiſon de notre affront cruel.

Sitôt, au Camp, on projette, on raiſonne:
Au dur Franquin échut l'enlèvement;
Il doit avoir l'honneur du dénoüement:
Pour ce grand coup, tout s'apprête & s'ordonne.

Saint Népomuc, huché deſſus ſon pont,
Penſoit tenir, en ſes mains, la Victoire:
Sainte Hédevige en rit, avec raiſon;
Elle ſavoit ce qu'elle en devoit croire,
Et ſe moquoit de ce projet bouffon.

Elle aborda ſa chère Géneviève,
En lui diſant, d'une façon briève:
Ma Sœur, je n'ai jamais parlé François;
Je ne veux point commettre un barbariſme,
Et, du Marquis amuſant les Laquais,
Me faire huer pour quelque Germaniſme:
Chargez-vous donc de ce ſoin important.

Qu'il ſache, enfin, ce qu'un Franquin barbare,
Chez l'Ennemi, de malheurs lui prépare;
Que, dans le Camp, bien ſe barricadant,
Il ſoit, ſur tout, circonſpect & prudent.

Lors, de Paris la divine Patrone
Va, par les airs, chercher le gros Marquis;
Sainte, à l'inſtant, traveſtit ſa perſonne;
Elle prend l'air des Gens de ſon Païs;
Elle ſe met en Homme du Beau Monde;
Imaginez les charmes d'Adonis,
Et d'Apollon taille & crinière blonde.

L'air éventé, l'œuil vif, le ris fripon,
Acompagnoient ſa tête moutonnée;
Et ſon grand nœud, fermé ſous le menton;
Et ſa chemiſe en dentelles ornée;
Et ſa manchette, à pates de pigeon;
Et ſes bas blancs, tirés jusqu'à l'échine;
Ses eſcarpins, avec rouges talons;
Et ſon habit, chamarré de galons;
Faiſoient valoir, ſur tout, ſa bonne mine.

Le gros Marquis alors se promenoit,
Au bord de l'Elbe, avec son cher Darget.

Elle lui dit: Valory, je vous aime,
Quoique couriez de Catins en Catins;
Si ce n'étoit votre imprudence extrême,
Qui me fait craindre, un jour, pour vos destins;
Je ne serois, certes, venu moi-même,
Pour vous donner quelques avis benins.

Jeune Muguet! vous plaisantez, sans doute?
Donneur d'avis, à barbe, à poil folet!
Savez, peut-être, écrire un doux poulet?
Dit le Marquis, qui de rien ne se doute.

Elle répond: Pensez ce qu'il vous plait:
Si ne prenez bien garde à votre Tente;
Dès cette nuit, on vous enlevera:
L'Autrichien, depuis longtems, invente
Un tour maudit, & qui vous surprendra.

Mais Valory, dessus ce fait, plaisante:

D'où ſavez-vous, dit-il, ce qu'on fera?
Me prendre, moi! je voudrois voir le Drole,
Qui, de ſang froid, jamais m'approchera! . . .
Allez, allez: cette idée eſt bien fole! . . . .
En même tems, paroît une auréole:
La Sainte prend un corps tout-délié,
Telle qu'on voit une vapeur ſubtile.

Le bon Darget en eſt émerveillé;
Le gros Marquis reſte tout-immobile,
Et de fraïeur presque pétrifié;
Puis, raſſemblant la force, qui lui reſte,
Il dit, de l'air d'un Excommunié:
Inſtruiſez-nous, beau Farfadet Céleſte!
Etes-vous donc un Ange, ou le Démon?
Et, s'il vous plait, comment eſt votre nom?

La bonne Sainte auſſitôt lui répond:
Reconnoiſſez, gros Marquis, Géneviève;
Je viens ici vous ſauver, cher Elève,
Des noirs complots d'un Saint Archi-fripon.

Se

Se proſternant, il ſe ſigne, il ſe frape;
Sainte, dit-il, mon eſpoir eſt en vous!
Il veut, trois fois, embraſſer ſes genoux;
Et par trois fois, le Fantôme s'échape.

La Sainte part, plus prompte qu'un éclair;
De ſon éclat, cette immenſe carrière
Semble embraſée: Elle trace, dans l'air,
Un grand ſillon, tout-brillant de lumière.

Comme l'on voit, au haut du Firmament,
Dans leur Ellipſe, effleurant les Planètes,
A longue queuë, arriver les Comètes,
Illuminer des Cieux l'immenſe champ,
Rapidement s'échaper aux lunètes
De l'Aſtronome, au Ciel les obſervant:
Ce Phénomène, au Vulgaire tremblant,
Semble annoncer la Peſte, en maux féconde,
La Guerre, ou bien la prompte fin du Monde,
Que l'Aſtrologue a prévû clairement.

De même, alors que diſparut la Sainte,

Le gros Marquis, étant tranſi de crainte,
Reſta, longtems, dans l'étourdiſſement.

Darget, très-bien, le ſoûtient, le raſſûre;
Il releva cette heureuſe aventure:
Puis, tous les deux conſultent prudemment:
Que faut-il faire? irons-nous, tout à l'heure,
Pour ſûreté, changer notre demeure?

Auprès du Camp, étoit un petit Bourg;
C'étoit un lieu très-peu digne d'eſtime;
Il dut pourtant être fameux un jour:
O Jaromirts! Nom, mal-né pour la rime:
Comment pourrai-je, en chevillant mes Vers,
Placer ton nom, diſcordant à l'oreille,
Peindre tes murs, abattus & déſerts,
Et l'aventure, à nulle autre pareille,
Qui penſa mettre un gros Marquis aux fers?

C'eſt dans ce Bourg, que, pis qu'un Allobroge,
Le gros Marquis imprudemment ſe loge:
On lui donna, par prédilection,

De

De preux Guerriers une forte Cohorte,
Qui tous veilloient à l'entour de ſa porte;
Pour conſerver ce grand Palladion.
O profondeur d'Eſprit & de Lumière!
Que penſez-vous? ce prudent Emiſſaire,
Faiſant garder la porte de devant,
Abandonnoit la porte de derrière,
Qui procuroit facilité plénière,
Pour le projet de ſon enlèvement.

Or, apprenez, que, dans cette Chaumière,
Régnoit, ſur tout, l'infame trahiſon:
Suborné fut l'Hôte de la Maiſon,
Par un Franquin, Monſtre de Crocodile,
Qui va joüer ſon rôle, comme Achille.

Et, ſans avoir le talent du Bernin,
Je puis, Lecteur, te faire la peinture
De ce Palais, de ce Taudis vilain,
Où du Marquis ſe paſſa l'aventure.

Sans Ornemens & ſans Architecture,

Pré-

Préſentez-vous un Boucan clandeſtin :
On n'y flairoit, ma foi, nulle odeur d'ambre :
On n'y trouvoit que deux appartemens :
Au bon Darget fut celui de devant ;
Et, dans le fond, le Marquis prit ſa chambre.

La nuit arrive, & Valory ſe couche.
Le gros Marquis dormoit, comme une ſouche ;
Et, tout auprès, le fidèle Darget,
De ſes exploits célèbre Coryphée,
Dormoit, déja, dans les bras de Morphée,
Après avoir fini ſon Chapelet.

Alors, des Cieux deſcendit du haut ſaîte,
Patron Etienne, au viſage vermeil,
Il ſe plaça juſtement ſur la tête
Du bon Badaud, dans ſon premier ſommeil.

Mon fils, dit-il, dormez, comme une bête,
Quand, à l'entour, guidé, par le Malin,
Pour te ſaiſir, on voit roder Franquin.

Dar-

Darget s'éveille, & tout ſon corps friſſonne;
Il ſe rendort, comme il ne voit perſonne:
Le Farfadet, tout auſſitôt, revient,
Et, de nouveau, lui tient même langage:
Craignez, dit-il, un prochain Eſclavage!

Il eſt déja deux heures après minuit:
On carillonne: il ſe fait un grand bruit:
Et le Pandour, avide de pillage,
Entre, en forçant la porte de Darget.

Dans ce péril, pour le bien de la France,
Le Badaud tint très-bonne contenance;
Et, ſe ſentant pris dans le trébuchet,
Il s'écria, d'une voix pathétique:
Qui cherchez-vous? Nous cherchons le Marquis,
Nous en voulons à votre Politique,
A ſa Vaiſſelle, à ſes Meubles de prix.

C'eſt moi, qui ſuis l'Envoyé de Paris,
Leur répondit ce prudent Domeſtique:

Prenez ces Sacs, pleins de nouveaux Loüis.
En même tems, cette Troupe pillarde
Fait table raze, en cet appartement;
Soit par bonheur, ou bien ſoit par mégarde,
Aucun n'entra dans le Poële joignant.

Ce bruit affreux frappa d'abord l'oreille
Du gros Marquis, qui ſoudain ſe réveille;
Et, ſans reſſource, il ſe feroit perdu,
Si, deſcendant de la Voûte Céleſte,
Le Farfadet ne fût d'abord venu,
Pour l'aſſiſter, dans ce moment funeſte.

Hors de ſon lit, criant, tout-éperdu,
Il va ſortir, & ſe livrer tout nu,
En attitude, au vrai, très-immodeſte,
Entre les mains de ces cruels Brigands.

La bonne Sainte, au divin Pucelage,
De l'éventail, cachant ſon beau viſage,
Par les bâtons, lorgnoit de tems en tems:

(Fémel-

(Fémelles ſont Coquettes en tout âge)
Dans ce danger, Miracles opérant,
Sur ce Marquis, fougueux & frénétique,
Elle répand un ſommeil léthargique.

Au même tems, ces Félons, ces Bandits,
Penſant avoir trouvé la Pie au nid,
Ont enlevé Darget, dans la poſture
Dont il ſortit des mains de la Nature;
Penſant tenir, par cet exploit bouffon,
Des Pruſſiens le grand Palladion.

Au Corps de Garde accourut Hédevige;
Elle cria: Monſieur le Caporal,
Aſſiſtez-nous! votre devoir l'exige:
Chaſſez d'ici le Raviſſeur brutal!

Tandis qu'en hâte, une Troupe cruelle
Traînoit Darget, au travers du Jardin,
Toujours pillant, groſſiſſant ſon butin,

Le Caporal faiſoit pleuvoir ſur elle,
Du plomb mortel, l'épouvantable grèle.

Onc Ruſſien n'a, dans ſes Chaſſes d'Ours,
Défait un nombre auſſi conſidérable,
Que Jaromirtz vit d'Ames de Pandours,
Dans cette nuit, deſcendre droit au Diable.

Pauvre Darget! pris par tes Ennemis,
Et fuſillé par tes meilleurs Amis,
Dans ce péril, extrême, inévitable,
Ah! qui t'aida de ſon bras ſecourable?
Qui te ſauva deſſous ſon Aîleron?

Ami Lecteur, ne reſte point en peine:
Je voi, des Cieux, deſcendre Maître Etienne,
Du bon Darget ce fidèle Patron:
Lorsque la Mort, de tous les côtés, fauche,
L'honnête Saint lui tint lieu de plaſtron,
Et détourna les coups, à droite, à gauche.

Le dur Franquin, ignorant ſon erreur,
Fuioit toujours, le cœur rempli de joie;
Il s'applaudit, déja, du vain honneur,
Qu'on lui fera, lorsqu'on verra ſa proie.

Ni plus ni moins, Darget, nuds-pieds, trotoit;
Jusqu'aux genoux, s'enfonçoit dans la boüe;
Geloit de froid; faiſoit étrange moüe;
L'épine auſſi le pied lui déchiroit;
Et le Badaud, de tout ſon cœur, juroit
Contre le Sort, qui des Hommes ſe joüe.

Toujours peſtant, & toujours avançant,
Il a déja couru plus d'un grand mille,
Lorsque le jour, tout-doucement venant,
Surprit la Troupe, auprès du Camp-volant,
Où le Franquin avoit ſon domicile.

Ce Scélérat, faiſant l'homme civile,
Dit à Darget: Monſieur l'Ambaſſadeur,
Je ſuis fâché de la triſte aventure,

Dont, il eſt vrai, je ſuis l'heureux Auteur,
Et, ſi, nuds-pieds, ſans habit, ſans voiture,
Venez ici, c'eſt un petit malheur.

Pour conſoler votre douleur cruelle,
Et tempérer votre premier effroi,
Vous mangerez deſſus cette Vaiſſelle,
Qu'hier à vous, aujourd'hui n'eſt qu'à moi.

Sur ce ſujet, tous les deux s'éclaircirent;
Comme croirez, très-mal ſe ſatisfirent;
Car, ſans détour, le généreux Darget
Lui déclara d'abord ce qu'il étoit;
Et dans le tems que Darget développe,
De ſon malheur, le plaiſant Qui-pro-quo,
L'Autrichien croit tomber en ſyncope.

Serai-je donc compté pour un Zéro?
Vengeons l'Honneur, que le Deſtin maîtriſe!
S'écria t'il; & ce chien de François
M'enlevera, dans ce jour, pour jamais,

D'une

D'une brillante & pénible entreprise,
Tout le succès, par ma folle méprise?

Ah, Malheureux, Fourbe, qui que tu sois!
Ah! Ravisseur de mon plus bel exploit,
Tu vas périr, & païer ma bêtise!
Il dit, & tire un large coutelas;
Il le tourna trois fois dessus sa tête;
Cet inhumain, tout-furieux, s'apprête
A lui jetter, d'un coup, le chef en bas.

Un vieil Hongrois tout-doucement l'arrête:
Je croi, Franquin, que vous n'y pensez pas?
Notre devoir exige, qu'on amène
Chaque Captif au Camp du bon Lorraine.
Ménagez donc celui-ci tout-exprès,
Car il nous peut révéler des secrets;
Il dit: D'abord, Franquin, quoi qu'avec peine,
Fait un effort, se modère, & rengaine.

Mon cher Lecteur, si tu prétens savoir

Si ce Hongrois n'étoit pas une Sainte,
Fort à propos uſant de cette feinte,
Comme en avez, dans ce Livre, pû voir?
Ah! pour le coup, il n'eſt en mon pouvoir
De l'expliquer; car, deſſus cette affaire,
Mon Chroniqueur ſut prudemment ſe taire:
En remontant, même, jusqu'à Turpin,
Sur ce ſujet, on n'éclairciroit rien;
Penſez-en donc ce qu'il vous plait d'en croire,
Car ce Fait-là ne fait rien à l'Hiſtoire.

Le dur Franquin changea d'abord de ton;
Vers le Badaud, ce féroce Lion
Devint traitable & doux comme un Mouton;
Même il lui fit des excuſes paſſables.

Chemin faiſant, on gagne la Forêt
D'Arbres touffus, obſcurs, impénétrables,
Où le Soleil ne put percer jamais
De ſes raïons, brillans & favorables.

Dans

Dans un endroit, plus ſombre & plus épais,
Un haut Rocher, tout-couvert de cyprès,
Forme, en ſon ſein, une affreuſe Caverne;
Il ſembloit voir les portes de l'Averne.

C'étoit l'endroit, où Franquin réſidoit;
Il avoit là ſon horrible repaire:
De l'Antre ſort nombre de Gens de Guerre.

Ah! Vous voilà! bon-jour! qu'avez-vous fait?
A-t-on pillé? la priſe eſt-elle bonne?
N'aurons-nous point notre part au butin?
L'on s'embraſſa; l'on conte; & l'on raiſonne
Sur les hauts Faits de l'illuſtre Franquin.

Appercevant Darget, ſans camiſole,
Ils s'écrient tous: Vien-çà, vien-çà, le Drole!
Tu fus ſervi par des Valets adroits!
Tu cache encor peut-être une piſtole!
Donne toujours: ſommes ruſés Matois.

Le bon Darget garde un maintien modeſte:
Ses pieds étoient meurtris & déchirés;
Ses membres tous presque défigurés;
Ses yeux tournés vers la Voûte Céleſte;
D'un Suppliant il emprunte le geſte.

Franquin leur dit: Cet homme eſt mon Captif:
Donnez-lui donc un bon confortatif;
Dans ma Caverne, à l'inſtant, qu'on le ſoigne!

Ces Gens faiſoient diligente beſogne;
Car le Franquin étoit expéditif:
Deux grands Pandours, avec un air paterne,
Mènent Darget au fond de la Caverne.

Figurez-vous un Antre, obſcur & ſourd,
Où ne perça jamais le moindre jour:
Darget, non plus, en entrant, ne vit goutte:
Il vint d'abord dans une immenſe Voûte;
Il n'avança qu'aux tremblantes lueurs
De deux Lampions; il ſuit ſes Conducteurs:

Sous

Sous le Rocher, une profonde route
L'amène, enfin, au gîte des Voleurs:
On y reſpire une vapeur impure:
Par un haſard, la biſarre Nature
Semble avoir fait ce lieu, rempli d'horreurs,
Pour recéler ces cruels détrouſſeurs:
Là, presque au bout, il entre en une Grote.

Franquin le ſuit: il dit, qu'on le décrote:
En s'empreſſant, deux ruſtiques Beautés,
Portant un ſeau, chacune, à leurs côtés,
Prennent Darget: on le lave; on le penſe;
On le parfume; on le frotte d'eſſence.
Qu'on me l'habille! ajouta le Franquin.
On court; on vient; Maitreſſe, Concubine;
L'on va fouiller dans la Cave au butin;
L'une lui donne une chemiſe fine,
Dont la cravate eſt de Point de Maline,
Et qu'on pilla ſur quelque Pruſſien;
L'autre lui chauſſe un petit eſcarpin,
Fait pour un pied, plus mignon que le ſien;

Une autre encor, ſur ſes épaules, charge
Un bel habit, & trop long & trop large,
Que Franquin prit, dans la Guerre du Rhin:
Pour finir l'œuvre, on offusque ſa face,
En le couvrant d'un feutre, à large audace.

Franquin lui dit: Mangeons! j'ai ſoif; j'ai faim:
Canaille, allons, qu'on ſerve le feſtin!
Alors, on voit de ſoi-diſantes Vierges,
Dreſſer la Table, & la charger de Cierges,
Que quelque Autel avoit contribué,
Ou que Franquin s'étoit attribué.

On étala la Vaiſſelle polie,
Que ce Pandour au Marquis enleva.
Darget lui dit: Cette Vaiſſelle unie
Fut, par Germain, à Paris, arrondie.
Ah! dit Franquin, tant plus elle vaudra.

Quarante Plats, ſur la Table, on porta,
De mêts exquis, raſſemblés à la ronde;

Des

Des Agneaux gras, des Poulets, qu'on vola;
Car on faiſoit païer à tout le monde;
Le malheureux Païſan Bohêmien
Etoit pillé, comme le Pruſſien:
Rien ne coûtoit; on faiſoit bonne chère;
On s'engraiſſoit des malheurs de la Guerre.

On fait venir le Champagne mouſſant,
Qui pétilla, bientôt, dans chaque verre;
Le Port-à-Port, le Tokai jauniſſant,
Vin butiné, volé furtivement;
On en ſabla, coups ſur coups, des raſades;
Et puis l'on fit grandes fanfaronnades.

Darget, fournois, ne bafroit, qu'à regret,
De tant de mêts volés, qu'on lui ſervoit;
Il ne mangeoit, qu'autant qu'il faut, pour vivre.

Mais, ſur le tard, arrivent les Catins:
On les careſſe; on baiſe; on les enyvre,
Non pas d'amour, mais de différens vins.

O mes Amis! comment puis-je pourſuivre,
Et vous conter leurs propos libertins?
Ne penſez pas, que la délicateſſe
Soit en uſage, en de pareils amours:
Figurez-vous, plustôt, ce que l'yvreſſe
Peut inſpirer de féroce aux Pandours.

On y voioit des Filles effarées,
De la Jeuneſſe & des Graces parées;
Au dur Franquin, à ces fiers Raviſſeurs,
Et par l'audace, & par mille fureurs,
Dans ces Cachots, indignement, livrées.
Dans les momens, qu'ils combloient leurs plaiſirs,
En détournant leur innocente bouche,
Verſoient des pleurs, & pouſſoient des ſoupirs;
Ils auroient pû, par leurs cris, adoucir
Et le Panthère & le Tigre farouche.

Ces Scélérats, qui n'avoient le cœur bon,
Ni plus ni moins, remuoient du croupion:

On auroit dit, voiant ces mœurs étranges,
Que les Démons y violoient des Anges.

A ces plaiſirs, ces Brutaux, ces Félons
Font ſuccéder la plus craſſe débauche;
Raſſaſiés des délices connus,
Ils enfiloient la route par la gauche,
Et s'enyvroient de plaiſirs défendus.
Enfin, laſſés de leur ſale aventure,
(Car on revient, trop-tôt, de ces abus:)
Bûvoient du vin, autant que la nuit dure:
Franquin, ſur tout, écumoit de luxure;
Et le ſouper touchoit à ſa clôture.

Quand des Pandours viennent, tout-morfondus,
Donner avis d'une belle capture:
Aux champs voiſins, ces Brigands avoient pris
Un grand Troupeau d'Agneaux & de Brebis;
Poulets, Cochons, Cierges d'une Chapelle,
Et du Curé la gentille Donzelle,
Et du Baillif la Fille encor pucelle;

Et

Et maints Ducats, dont ils ne dîrent mot:
Sur l'intérêt, ce n'eſt choſe nouvelle;
Même un Pandour, pour voler, n'eſt pas ſot.

Il faut, d'abord, qu'on règle les partages:
Pour nous, feront, Amis, les Pucelages;
A ces Pandours, dit Franquin, nous laiſſons
Le Brandevin, les Vaches, les Cochons.

En mugiſſant, la Grote fait entendre,
De leurs clameurs, répétés dans ſon Antre,
Les inſenſés & bourdonnans échos:
Ils s'écrient tous: Renonçons au repos!

Lors, les Pandours, quelques Porcs gras, tuèrent,
Et, par morceaux égaux, les partagèrent;
Cherchent du bois; des veines d'un caillou,
Ils font ſortir, le frappant ſur un clou,
En pétillant, de vives étincelles;
Le ſouffre, en feu, allume les chandelles;
Le bois s'embraſe; on rotit les morceaux,

En les couvrant tous d'une double graiſſe;
Et puis ſervant les Eclanches, les Dos,
Couchés ſur l'herbe, ils mangent à leur aiſe;
Ainſi que dit le Chantre d'Ilion:
Content chacun fut de ſa portion.

Au dur Franquin on amena les Belles;
Douces Beautés, fringantes Demoiſelles,
Que le Brutal aimoit par paſſion.

Au beau milieu de ces cruels Gens-d'Armes,
On voit paroître, éclatante d'appas,
Jeune Tendron, où brilloient tous les charmes.

Cette Beauté, qu'on prit à Ménelas,
Dont le Rapt mit toute l'Aſie en Armes,
Au bon Priam cauſant chaudes alarmes,
De ſes attraits, certes, n'approchoit pas.

Elle n'étoit, comme vous (les Princeſſes!)
Toujours Beautés, quand vous êtes Alteſſes;

Et qui perdez vos graces, vos attraits,
Quand on vous voit dépouillé des richeſſes,
Et des bijoux, dont offusquez vos traits.

Elle arriva, parmi tous ces vacarmes,
Toute éplorée, & ſe fondant en larmes:
Dans le ſommeil, helas! on avoit pris
Ce beau Tendron, chez ſes Parens chéris,
Dans des habits, dont la ſimple parure
N'ajoûtoit rien aux dons de la Nature.

Ses vêtemens ſont propres, mais unis.
Sous ſon corſet, une gorge naiſſante,
Allant, venant, aux Curieux, préſente.
Deux boutonneaux, élaſtiques, gentils,
Moitié couverts d'une boucle flottante;
Un teint, grand Dieu! de roſes & de lis;
Deux beaux yeux noirs, à prunelle brillante;
Deux yeux, dont part une flamme éloquente;
En Arc, deſſus, ſe courbent ſes ſourcils;
Puis, à baiſer, une bouche qui tente;

Quand

Quand le corail de ſa lèvre charmante
Eſt ſéparé par l'amour & les ris;
Trente-deux dents, de blancheur raviſſante,
Rendent les cœurs inſenſibles, épris;
Ajoutez-y taille d'une Déeſſe,
Un pied Cochois, de Venus la jeuneſſe:
Et telle fut la touchante Beauté,
Dont ces Bandits s'étoient rendus les maîtres.

Elle parut, au milieu de ces Traîtres,
Avec un air rempli de Majeſté;
Et ces Brutaux, ſans nulle humanité,
Alloient d'abord ſe jetter ſur leur proie,
Lorsque Franquin leur fit ce beau diſcours:

Qu'à la douleur ſuccéde enfin la joie!
Conſolons donc ce Captif, par l'Amour!
Pour moi, d'ailleurs, j'en ai déja de reſte,
Et, malgré moi, me faut être modeſte;
Voiez ce qu'eſt un honnête Pandour!

A vous, Darget, ſera cette Pucelle:
Allez, cueillez cette Roſe nouvelle.

Darget ſentit l'éguillon de la chair;
Mais il entend une voix lamentable:
Ah, juſte Dieu! ſuis-je donc en Enfer?

Oui, belle Aurore, en ce ſéjour coupable,
Franquin, peut-être, eſt pis que Lucifer.

Aiez pitié, bon Seigneur charitable,
De ma jeuneſſe & d'un ſort déplorable!
Lui dit la Belle, en tombant à genoux:
J'étois promiſe; & mon futur Epoux
Ne peut m'aider, de ſon bras ſecourable;
Aiez, Seigneur, pitié de ma vertu!
Diſant ces mots, tout un torrent de larmes,
De ſon viſage, inondoit tous les charmes.

Franquin s'écrie: Ah, qu'on faſſe Cocu

Ce Prétendu, ce jeune Epoux en herbe!
Allons, jettez dans ce moule ſuperbe,
Jeune François, bien ourdi, bien coſſu!

Deſſus l'Amour, le bon Darget prélude;
Il en ſentoit toute la plénitude;
Dans le moment, qu'il étoit réſolu
De s'enyvrer de ſa béatitude,
Son bon Patron, s'en étant apperçu,
L'arrêta court: & le Badaud rengaine;
Entre ſes dents, peſtant ſur Saint Etienne.

Tel, près d'un Lac, ſouvent un Limaçon,
De ſa maiſon, ſort ſa tête gentille;
Au grand Soleil, rampe dans le limon:
Mais, s'il entend du bruit, ou quelque ſon;
Se repliant, ſoudain, dans ſa coquille,
Il ſe reſſerre en petit peloton.

Ainſi Darget, à l'Ame généreuſe,
Vit diſſiper certain malin Démon,

Que poliment on nomme Cupidon;
Et dont Moïſe, en ſa Bible cauſeuſe,
Fit un Serpent, dont Eve curieuſe,
Pour ſon malheur, eſſaïa tout du long.

Le bon Darget, plus froid qu'aucun glaçon,
Dit à ſa Belle: Aimable malheureuſe,
De vos vertus je prens compaſſion:
Je ſuis, hélas! pour le viol, mauſſade;
Ne craignez point de moi quelque enfilade:
Je païerai pluſtôt votre rançon.
Il prend ſa main; la raſſûre & conſole.

Franquin, qui voit Darget ſe réfroidir,
Dit: Eſt-ce, en France, ainſi que l'on viole?
Eh! quand, au fait, voudrez-vous donc venir?

Hélas! Seigneur, nos triſtes deſtinées
Sont en vos mains: ô Franquin généreux!
Cette Beauté, de graces tant ornées,
Et ſes appas, divins & merveilleux,

Seront

Seront-ils donc, dans ce ſéjour funeſte,
Abandonnés au déſir immodeſte
De l'Impudique & du premier Venu?
Ah! reſpectez ſon âge & ſa vertu,
Et rendez-lui ſa liberté première! . . . .

Pauvre François! dis pluſtôt ton Bréviaire,
Répond Franquin, en ſe moquant de lui:
De violer, c'eſt la mode aujourd'hui.

Mais, répliqua, d'une façon ſoumiſe,
L'autre, en rêvant . . . d'un moien, je m'aviſe:
S'il vous plaiſoit d'accepter de l'Argent,
Je païerois, de bons deniers comptant,
La liberté de cet Aſtre adorable.

Ce marché-là plut fort à ce Brigand;
Oui, lui dit-il, ſi tu m'en donnes . . . tant . . .
Qu'elle aille alors, Pucelle invulnérable,
Dans ſa maiſon, rejoindre ſon Amant!

Pour cette fois, Intérêt déteſtable!
Tu fus, du moins, aux Humains ſecourable;
Car tu ſauvas, des mains d'un Inſolent,
La jeune Aurore, auſſi belle qu'aimable,
Sans qu'on lui fît d'outrage en ce Boucan.

CHANT. IV.

LE PALLADION: POËME GRAVE.

CHANT QUATRIEME.

C'Eſt un grand point, que d'être vertueux:
Mais, dans ce Siécle, on eſt peu raiſonnable:
Soiez fripon, ſcélérat, vicieux;
On paſſe tout, ſi vous êtes aimable.

Heureusement pour lui, le bon Darget,
Et l'un & l'autre, également étoit.

Pour le Franquin, épuisé de débauche,
(Car ne croiez qu'un Brigand, qu'un Pandour,
Toujours Guerroie, & sans cesse Chevauche:
Rien ne tarit plus vîte que l'amour.)

Le Franquin, dis-je, aiant pris, tout le jour,
Repos, qu'il faut, pour réparer ses forces,
Ne sentant plus ses passions féroces,
S'en vint trouver le Badaud dans son lit.
Je viens chez-vous, dit-il, car je m'ennuie;
Ne veux sortir, car il fait de la pluie;
Mais contez-moi, Captif, pour mon profit,
Votre Destin, vos Exploits, votre Vie:
Car les François, dit-on, sont bons Conteurs.

Darget répond, à ces propos flatteurs:
Ce me seroit faveur bien singulière,
Si je pouvois amuser Franquini:

Sei-

Seigneur, je n'ai qu'un mauvais Conte à faire;
Je le ferai, du moins, ſimple & uni.

Le Sort fâcheux, qui, dès longtems, m'oppreſſe,
M'a fait, Seigneur, naître d'une Ducheſſe:
Mon Père fut, je crois, un Inconnu,
Qu'un feu ſecret rendit le bien venu.
Malheureux fruit d'une illicite flamme!
On m'éleva, bien-loin de mes Parens:
Puis, pour former, de bonne heure, mon ame,
Me retirant de ces honnêtes gens,
On me pourvût, tout-jeune, d'une Place,
Dans un Couvent, au Collège d'Ignace:
Et là, ſous l'œuil d'habiles Profeſſeurs,
Je dus, Seigneur, achever mes études:
Mais qu'un Démon, auteur de mes malheurs,
M'y fit paſſer par des épreuves rudes!
On me trouvoit quelque peu de beauté,
Et, dans l'eſprit, de la vivacité;
Un Profeſſeur, écumant de luxure,
Me careſſant avec malignité,
En m'amenant, chez-lui, dans ſa clôture,

Me fit, un jour, offerte tant impure,
Que je lui dis, avec ſévérité:
Va, Monſtre affreux, tout-couvert de ſoüillure,
Dont les déſirs révoltent la Nature,
Cours, dans l'oubli, chercher l'impunité
De tes forfaits, de ta brutalité!

Bientôt, un autre également m'entraine:
Je le repouſſe; en peu, je le rengaine:
Mais, à la fin, tant fondirent ſur moi,
Que, n'aiant plus, dans le Couvent, d'aſyle,
Et dans un âge, encor, tendre & débile,
Je me ſentis intimider d'effroi.

L'un me diſoit: Ne ſavez pas l'Hiſtoire?
Vous y verrez des Héros, pleins de gloire,
Tantôt Actifs, & tantôt Patiens;
A leurs Amis, ſouples & complaiſans.

Tel, pour Socrate, étoit Alcibiade,
Qui, par ma foi, n'étoit un Grec mauſſade:
Et tels étoient Euriale & Niſus;

En

En citerois, (que ſai-je?) tant & plus.
Ce Jul-Céſar, que des langues obſcênes
Diſoient Mari de toutes les Romaines,
Quand il étoit la Femme des Maris.

Mais feüilletez, un moment, Suétone,
Et des Céſars voiez comme il raiſonne!
Sur ce Regître, ils étoient tous inſcrits;
Ils ſervoient tous le beau Dieu de Lampſaque.
Si le Profane, enfin, ne vous ſuffit;
Par le Sacré, dirigeons notre attaque:
Ce bon Saint Jean, que penſez-vous, qu'il fit,
Pour que Jéſus le couchât ſur ſon lit?
Sentez-vous pas, qu'il fut ſon Ganymède?

Pour renchérir ſur tout ce qu'on a dit,
J'appellerai Dom Sanchez à mon aide:
Liſez-moi bien l'Article vingt & neuf
De ſon Divin Traité du Mariage;
Vous y verrez, que votre eſprit, tout-neuf,
Doit de ces mœurs faire l'apprentiſſage.

Tous les Recteurs s'écrient: Il a raiſon!
Dans le moment, le grand Diable ſait comme
Fondent, ſur moi, ces brandons de Sodôme:
Et, pour avoir la paix dans la maiſon,
Néceſſité fut de n'être ſévère;
Je devins donc leur malheureux Plaſtron,
Et, lorsqu'en rut ſe ſentoit quelque Père,
J'étois, helas! ſa monture ordinaire.

Ainſi voiez, que mon cœur vertueux
Fut, malgré lui, plongé dans cet abyme:
Oui, le Deſtin, en ce Monde orageux,
A la Vertu, nous force, comme au Crime:
Je ne pus donc éviter mon deſtin;
Mais excédé du rôle féminin,
Je déſertai de l'Ecole d'Ignace,
Et me ſauvais, un jour, de bon matin,
Chez un Enfant de la Grace Efficace;
Pour me venger de mes Ribauds déçus,
Je m'enrôlai deſſous Janſenius.

Autres Tyrans; autres Mœurs; autre Ecole!

Saint

Saint Auguſtin, Paſchal, Arnaud, Nicole,
Etoient cités, ſans fin, ſans nul propos;
De ce Parti c'étoient les grands Héros:
L'Enthouſiasme, égarant leurs Dévots,
Forgea, dès-lors, pour eux, nouveaux Miracles:
Des Fous perclus ſautent ſur des Tombeaux;
Des Gens ſenſés donnèrent ces Spectacles:
On Exorciſe; on rêve des Oracles;
Et tant on fit, que le ſage Loüis
Bien défendit Miracles à Paris. *

Pour moi, voiant les Fourbes de l'Egliſe,
Dévots Fripons, que l'Intérêt diviſe;
Bien réſolu de n'y point m'embarquer,
Et me ſentant du goût, pour le grand monde;
Dans cette route, errante & vagabonde,
J'oſai, pour moi, du bien pronoſtiquer.

Me voilà donc libre des Hypocrites,
Et, dans Paris, parmi les Sybarites:

On

* L'Abbé Paris.

On voit ce Peuple, aimable, doux, charmant,
Qui chante & rit, ſans ceſſe, ſe remuë;
(Car, dans Paris, chacun a la berluë:)
Comme l'on voit les flots de l'Océan
Amoncelés, lorsque la Mer refluë;
Ainſi paroît l'impétueux torrent
D'un Peuple entier, d'une immenſe Cohuë,
Qui, ſans raiſon, court & remplit la ruë.

Paris comoît plus d'une Déité:
La principale eſt la Galanterie;
A ſes côtés, placez la Nouveauté;
Ce ſont, Seigneur, les Dieux de ma Patrie;
Et, ſi voulez, à la Communauté
Joignez encor les fureurs de la Mode;
Lors connoîtrez, & Culte, & Loix, & Code,
Qui règlent tout, dans leur Société.

A ces Loix-là, toujours, je fus fidèle;
Des Papillons je devins le modèle;
Et je parvins, & par ſoins & par art,
A copier les airs d'un Petit-Maître.

Lors

Lors, dit Franquin: Cela peut fort-bien être;
Mais, conte-moi, disgracié Bâtard;
Vécus-tu donc, à Paris, du hasard?

Non, dit Darget, j'y fis des Vaudevilles,
Et des Romans, qu'on vend & qu'on vendra,
A nos Oisons, aux Badauds imbécilles,
Tant qu'à Paris, des Nigauds, on verra.

Je fis, d'abord, la PRINCESSE SENSIBLE,
Et, puis après, les BIJOUX INDISCRETS,
Et l'ACAJOU, Livre inintelligible;
Et, sur les CHATS, j'osai faire un Essais;
Et, de GRIS-GRIS, j'ébauchai quelques traits;
Le PAYSAN * m'éleva jusqu'aux Nuës;
La PAYSANNE eut presque des Statuës;
A tous conter, je n'aurois jamais fait:
Le Bel-Esprit fournit mal la Cuisine.
De Saint Amant ** je craignis la famine;

* Le Païsan parvenu de Marivaux.
** Poëte, qui mourut presque de faim.

L'Invention, fille de l'Intérêt,
Pour cette fois, détourna ma ruine:
J'imaginais, & je fis des Pantins. . . . .

Quel mot barbare! en refrognant ſa mine,
Cria Franquin. Ce ſont des Mannequins,
Lui dit Darget: Figure disloquée;
Ses membres ſont découpés, de Carton;
Un fil les joind: dans l'air l'ébranle-t-on?
Son jeu la rend mobile & détraquée:
C'eſt le dernier effort de la Raiſon,
Que le Pantin: il vous ſert d'interprète;
Auprès du Sexe, il fait Contes d'Amour;
Un Cœur timide, une flamme diſcrète,
Par le Pantin, parvient, enfin, au jour.

Pour honorer, dans la Ville & la Cour,
Ma Découverte, utile & fortunée;
Elle ſervit d'époque à cette Année:
Evalués, en bon deniers comptans,
De ces Pantins, j'eus Cent-vingt-mille francs.

Lors,

Lors, je donnai dans le goût des Voiages:
Rien ne peut tant former les Jeunes-Gens:
De nos François, me laſſoient, les viſages;
Je ſouhaitois voir d'autres Habitans:
De mon Païs, je pars, pour la Hollande;
Je voi, par tout, faces de contrebande,
Des Gens épais, & groſſiers & lourdauds;
Je ne crus pas être, parmi des Hommes,
Comme, du moins, nous autres François ſommes.

Figurez-vous un Peuple d'Eſcargots,
Toujours glacés, Animaux aquatiques,
Tant que Poiſſons, pour le moins, flegmatiques;
Qui, dans une heure, articulent deux mots.

Je me compoſe; &, d'un air doux & ſage,
Je leur demande: Eh! de quoi vivez-vous?

De nos Troupeaux, nous preſſons le Laitage;
Nous vendons tous du Poivre, du Fromage;
Comme Marchands, ſommes un peu filoux:
L'Europe entière eſt notre tributaire:

Et nous ſavons la plumer & la traire.
Comment, leur dis-je, êtes-vous Gouvernés?
Jadis, foulés d'Oppreſſeurs obſtinés,
Dans notre ſang, noiant leur Tyrannie,
De leurs débris nâquit la Liberté.
Quittes des Rois & de la Monarchie,
Changeant un nom, parmi nous, redouté;
Trente Tyrans ont occupé leur place:
Ainſi, voiez, quoi que le Belge faſſe,
Il ne ſauroit jamais rompre ſes fers:
Républicains, nous rampons ſous des Traîtres;
Au lieu d'un Roi, nous avons mille Maîtres,
Quand on nous croit Libres, dans l'Univers.

De ces Bourgeois, le plus coſſu m'invite,
Dans ſa maiſon, à lui rendre viſite;
Moi, je l'accepte, auſſitôt, poliment:
Une Servante, en me voiant, me prend,
Deſſus ſon dos, me charge lourdement,
Et ſe traînant, en faiſant la Tortuë,
Me fait paſſer, au travers de la ruë;
Puis, ſur le ſeüil de la porte, venuë,

Me

Me décrotant impitoiablement,
D'un grand ſeau d'eau, me lava brusquement.

Je leur demande: Eh! que prétend-t-on faire?
C'eſt, me dit-on, grande civilité,
Aux Etrangers, toujours, très-néceſſaire,
Pour conſerver, chez-nous, la Propreté.
Puis, on me fait entrer, dans la Cuiſine;
Depuis trente ans, onc on n'y fit du feu.
Eſt-ce, en ce lieu, leur dis-je, que l'on dine?

Que, dites-vous? quel blasphême! grand Dieu!
Ces Lieux ne ſont point faits, pour notre uſage;
Nous n'habitons point ces Apartemens;
Nous nous fourrons, pour un plus grand ménage,
Dans notre Cave; & ſommes fort-contens:
La Propreté, Déeſſe de Céans,
Occupe ſeule ici les Logemens.

Lors, il me prit, tout d'un coup, un fou rire,
Dont je ne pus empêcher les éclats;

Mon gros Bourgeois, qui n'aimoit la ſatyre,
Dit ſêchement: Les François ſont des Fats.

Je lui réponds: Il vous plait de le dire.
Dans le moment, mon Homme, rempli d'ire,
Me fait jetter des eſcaliers en bas;
M'accompagnant de Valets, de Servantes,
Jettant, en l'air, mille cris très-aigus;
Me convoiant d'injures élégantes,
Jusqu'au moment, qu'ils ne me vîrent plus.

Abandonnons, pour jamais, cette Terre;
Partons, diſois-je, allons en Angleterre!
Mes Compagnons, chacun, de leur côté,
Qui n'avoient pas de ſort plus favorable;
Pour ce Païs, pleins d'animoſité,
Me diſoient tous: Allons pluſtôt au Diable!

Un grand Vaiſſeau, bâti pour le transport,
Le même jour, nous charge, ſur ſon bord:
On lève l'ancre; & la Mer blanchiſſante
Nous ſoulevoit, ſur ſon onde écumante:

La

La voile s'enfle; & nous fendons les flots;
Et le Pilote, & différens ſignaux,
Font manœuvrer les bras des Matelots:
Un vent de Sud, d'un ſouffle favorable,
Nous fait raſer la ſurface des eaux:
Les Paſſagers boivent & rient à Table;
Même aucun d'eux ne préſageoit des maux.

Mais, tout à coup, le vent tourne à la ronde;
Le tems noircit; l'air ſiffle; le Ciel gronde;
La nuit ſurvient; &, dans l'obſcurité,
Notre Vaiſſeau, tantôt précipité,
Jusques au fond d'une abyme profonde,
Tantôt au Ciel eſt relancé par l'onde:
La Foudre tombe; & les brillans éclairs,
Tout à l'entour, embraſèrent les airs:
Soudain, le mât, briſé par la Tempête,
Tombe, en faiſant un fracas furieux;
Le gouvernail, heurté, ſe fend en deux:
Aux Matelots tremblans tourne la tête:
Enfin, voguant, au gré des vents fougueux,
Nous entendons un bruit épouvantable:

Con-

Contre un Rocher, écueil inévitable,
Notre Vaiſſeau, de toutes parts, troué,
Tout-fracaſſé, lors étoit échoué;
Pouſſé des flots, il tombe en mille pièces.

Mes Compagnons, aux Cieux, font des promeſſes:
A mon ſecours, j'appelle mon Patron;
Et Saint Etienne, écoutant ma prière,
Me fait trouver le bout d'un Aviron.

Pour cette fois, je te tire d'affaire,
Me dit le Saint; car tu portes mon nom.
Deſſus ce bois, pars à califourchon;
Mon vieux manteau te ſervira de voile:
Mon auréole, ô Darget, mon Mignon!
Pour te guider, te ſervira d'étoile:
Ton Cul adroit ſera ton gouvernail.

Bon Saint! lui dis-je, il n'eſt pas tems de rire:
Plus de ſecours, un peu moins de ſatyre!

Je vogue ainſi, dans ce bel attirail;

Bien-

Bientôt mon corps n'y pouvoit plus ſuffire;
Tantôt couvert des vagues de la Mer,
Et, malgré moi, bûvant ſon ſel amer,
Prêt à périr, par un nouveau naufrage,
Je fus pouſſé, ſur le prochain rivage;
Et n'étant guère éloigné de ce bord,
Me recueillant, par un dernier effort,
Je gagne, enfin, l'Angleterre, à la nage:
Qu'on eſt heureux de retrouver le Port!

Franquin s'écrie: Oui, c'eût été dommage
De toi, Badaud, Babillard indiscret!
De te noier, le Saint auroit bien fait:
Pourſuis toujours. Mes Compagnons périrent;
Jamais, ô Ciel! mes yeux ne les revîrent:
Peut-être, ils ſont mangés, par les Harangs;
Ils ſont damnés; ils ſont morts, ſans Confeſſe:
Quant à mon Saint, je lui tins ma promeſſe;
Et lui donnai deux Cierges, des plus grands.

Puis, pénétrant dans ces Lieux pacifiques,

Je dis, helas! ces Dogues Britanniques
Habitent donc des Lieux auſſi charmans!

Mais, ſur ce bord, pourquoi, plus, me morfondre?
Pour voir l'Anglois, il faut aller à Londre.

J'arrive, enfin; &, dans le même jour,
Je voi la Ville, & parois à la Cour.

L'Anglois mordant, trop fier en ſon Domaine,
Nomme ſon Roi, LE SEIGNEUR CAPITAINE:
Il me reçut, & dit au Général:
A ce François, montrez mon Arcenal.

J'imaginois de le trouver plein d'Armes:
Mais, point du tout; au lieu d'objets d'alarmes,
J'y vis, d'abord, des Bottes, des Chapeaux.

Lors, dit mon Guide: Objets, remplis de charmes,
A Malplaquet, vous porta, mon Héros!
Ces Eperons, lorsqu'il menoit ſa Garde,

L'ont

L'ont bien ſervi, dans les champs d'Oudenarde.
Mais, tournez-vous; admirez donc ceci:
C'eſt du Héros la redoutable Epée,
Du Sang François, à Deſtinguen, trempée!
Examinez, remarquez donc: Voici . . . .

Je l'interromps, tirant la révérence:
Ah! j'ai trop vû le malheur de la France,
Dis-je, d'un air, qui plut au Courtiſan.
Puis, promptement, de ce lieu, me ſauvant,
Je me rendis, d'abord, au Parlement.

Singes y ſont de la Gente Romaine;
Tous Harangueurs, tous Gens très-bien parlans,
Tant que croiez écouter Démoſthène;
Mais, pas toujours, auſſi bien, agiſſans.
Et leur Vertu ne flaire pas trop baume;
Très-libres ſont, dans leurs Diſcours diffus;
Ni plus ni moins, ils ſont tous corrompus:
L'Electorat gouverne le Roiaume.

Un ſimple Anglois eſt un Original:
Plus ſingulière on trouve ſa folie,
Et plus il eſt applaudi du Total;
Qui ne ſe croit, ſous le pouvoir Roial,
Libre, qu'autant qu'on ſouffre ſa manie.

Ce Peuple triſte a certain ſplen fatal:
On ſe pend là, comme ailleurs on va boire;
Et chaque jour fournit pareille Hiſtoire.

Féroces ſont, encor, toutes leurs Mœurs:
Pas ne voudroient, qu'un ſeul de leurs Auteurs
Ne fît joüer Pièces, ſur leurs Théâtres,
Sans maſſacrer jusqu'aux moindres Acteurs.

Mais, plus encore, ils ſont Acariâtres,
Dans les Combats de leurs Gladiateurs;
A demi nus, je les ai vû combattres,
S'entre-frappant, &, de leurs bras nerveux,
Tantôt parant, & s'eſcrimant tous deux,
Se faire, entre eux, de mortelles bleſſures.

Epar-

Epargnez-moi ces affreuſes peintures:
Bien-mieux il vaut, Franquin, vous raconter
Comme là-bas, j'ai vû de grandes Fêtes.

Tout Londre entier y vient, presque, aſſiſter:
Sur un grand Pré, l'on ne voit que des têtes:
De leurs Haras, les plus legers Chevaux,
Pour diſputer de vîteſſe, à la Courſe,
Par trois fois, font le tour de cet enclos.

Pour qui, croiez que le prix ſe débourſe?
Ne penſez point, que c'eſt pour le Cheval,
Qui l'a gagné, comme il vous doit paroître;
Mais, par Arrêt, par un Procès-verbal,
On vous l'adjuge au Fainéant de Maître.

Je fus, bientôt, connu, chez les Bretons:
On me mena, dans les bonnes Maiſons,
Et quelquefois auſſi dans les mauvaiſes;
Pour Jeunes-Gens, dangereuſes fournaiſes!
Le tendre Amour, qu'on ne peut amortir,

S'y voit ſuivi d'un triſte repentir:
L'on paye cher ces momens de foibleſſes!

Il eſt, à Londre, un grand nombre d'Abbeſſes,
Entretenant des Veſtales de nom;
Leur Feu Sacré, bientôt, laiſſant éteindre,
Un jour, Veſta les en punit, dit-on,
En leur faiſant cuiſant & mauvais Don.

N'eſt que trop vrai: j'ai bien lieu de m'en plaindre;
Ce ſouvenir me fut cruel & long.

Ces fiers Anglois ſont tous Millionnaires;
Thréſors y ſont choſes fort-ordinaires;
Jusques aux Gueux, y regorgent de biens.

Ah! s'écria Franquin; ah, quelle Terre!
Pourquoi, Mordieu, n'y fait-on pas la Guerre?
Que mieux vaudroit, qu'avec ces Pruſſiens,
Triſtes Héros, Nation mal-hupée,
Qui n'a, de biens, que la Cape & l'Epée!

Bien-

Bien-mieux vaudroit piller ces fiers Anglois!
Continuez. J'y fis une Equipée:
Ils m'appelloient vilain chien de François:
Bien-enragé, qu'un Faquin, qu'un Belitre,
Sur mon chemin, m'honorât de ce titre;
Je résolus, enfin, de m'en venger.

Et, ne pouvant, à cette Race entière,
Faire sentir mon audace guerrière,
Avec un seul, je voulus m'égorger.

A Londre, on voit la Gente Malhonnête,
Pour un Scheling, se battre, à coups de tête;
Et, quelquefois, parmi tous ces Butors,
On peut trouver des Ducs & des Milors.

Montrons, disois-je, en enfonçant mon feutre,
Que le François n'est sot, ni couard, ni pleutre!
Je traversois justement la Cité:
L'on m'honora d'un compliment féroce:
Dans le moment, je saute du Carrosse;

Et, de l'ardeur me ſentant emporté,
Sur l'Aggreſſeur, je me ruë, avec force;
Bras contre bras, genoux contre genoux,
Je le terraſſe & l'abats, ſous mes coups:
Son ſang couloit; il tombe; & ce Coloſſe,
Devant le front, ſe fait une ample boſſe:
Je crus avoir terminé ſes deſtins:
Le Peuple accourt; il crie; il bat des mains:
Craignant pour moi, dans ce danger extrême,
Je réſolus de partir, la nuit même.

Sur un Vaiſſeau, j'arrive en Portugal;
J'y vis, du Roi, le Palais Monachal:
Ce Prince obtint de Rome, par ſoupleſſe,
Le rare honneur d'oſer chanter la Meſſe:
L'Esprit porté pour le Pontifical,
Il n'a jamais, de ſes mains voluptueuſes,
Pû careſſer que des Religieuſes.

Le Cacaporc eſt le Sceptre du Roi:
En Portugal, lui ſeul donne la Loi:

Ruſtre,

Ruſtre, Bourgeois, Prêtre, Noble, Miniſtre,
Tout ſent les coups du Cacaporc ſiniſtre.

J'allai, pour voir un grand Couvent, qu'il fit:
Des Capucins, il recherchoit l'espèce;
Gens, en effet, qui méritent crédit,
Et pour lesquels il brûloit de tendreſſe:
De m'encloître, alors, quelqu'un m'offrit;
Bien loin de moi, je rejettai ſon offre;
Quoi! voulez-vous, diſois-je, qu'on m'encoffre?

Bref, pour peupler ce grand Couvent maudit,
Cent Grenadiers, par force, l'on choiſit;
Qui, ſous le froc, naſillant, à Matines,
A contre-cœur, frappent des Diſciplines.

Pour moi, craignant qu'un jour, en ce Moûtier,
Bien malgré moi, l'on me fît naſiller;
Je pris le large; & bien joieux, je gagne,
Dans quelques jours, les Limites d'Eſpagne.

Là, je me crus, à l'abri des malheurs:
Mais le Deſtin, contre lequel je lutte,
Jusqu'à préſent, toujours, me perſécute.

Amour fatal! je ſentis ton pouvoir!
Pour mes péchez, une Beauté Céleſte,
Jeune Nonain, dans un Couvent modeſte,
Un beau matin, m'apparut au Parloir:
Et je formais, helas! le plan funeſte
D'y retourner, l'admirer, la revoir:
Par le moien d'un ingénieux Prêtre,
Qui (pardonnez) faiſoit le Maquereau;
J'eus le moien d'approcher, de connoître
Cette Nonain, ce Miracle ſi beau.

Un rendez-vous, me donne, enfin, la Belle:
J'entre au Couvent, à l'aide d'une échelle;
Gardant, encore, helas! pour mon malheur,
Un ſouvenir de la cruelle Anglaiſe;
Mais ſouvenir, cuiſant & plein d'horreur,
Qui me mettoit au plus-mal à mon aiſe.

Jus-

Jusqu'à quel point, traître & perfide Amour,
Tu m'aveuglas, dans ce funeste jour!
Raisonne-t-on? pense-t-on, quand on aime?
Les plus prudens, en amour, sont des fous;
Car la Raison cède au pouvoir suprême
De cet Instinct, qui commande sur nous.

De mon amour la fière tyrannie,
Et de mes Sens la flatteuse manie,
Sur la Raison, mourante, à l'agonie,
L'ont emporté: j'ignore mon état;
Et, commettant un affreux attentat,
Je suis aux pieds de ma Religieuse.
Rendez, enfin, ma passion heureuse,
Rare Beauté, divine & radieuse!
Osai-je dire, en lui baisant les mains.

Mais sa pudeur alarmoit mes desseins,
Quand, dans ses yeux, je remarquai du trouble;
Son cœur n'étoit dissimulé ni double:
Je profitai de l'Heure du Berger.

Plus tendrement, de nouveau, je la preſſe;
Il n'eſt plus tems, Belle, de reculer;
Ne falloit pas, auſſi loin, s'engager;
Lui dis-je. Enfin, ſoit amour ou foibleſſe,
La pudeur paſſe; & l'aveugle tendreſſe,
Va, dèſormais, de l'honneur ſe venger.
Imaginez l'ardeur voluptueuſe,
Dont je joüis de ma Religieuſe!
L'amour brûlant, un plaiſir défendu;
Tout conſpiroit à ſoutenir ma flamme:
Au Sanctuaire, à la fin, parvenu;
Cette Nonain ſe convertit en Femme.

Mais, juſtes Dieux! quels furent mes forfaits?
J'abhorre, encor, ma noire ingratitude:
Sœur Amidon, que ce leger prélude
Vous a coûté de douloureux regrets!

Je ſuis confus, Seigneur, lorsque j'y penſe:
Oui, de Veſta la ſévère vengeance
Devint le lot de ſes divins attraits.

De

De cette nuit, mon ame ſatisfaite,
Avant le jour, méditoit la retraite:
Tendres Adieux, & doux embraſſemens!
Nous ajuſtons, comme font les Amans,
Pour nous revoir, tous les arrangemens.

Je pars, enfin; mon échelle ſe caſſe:
Je dégringole, avec un bruit affreux;
Et tout mon ſang, dans mes veines, ſe glace.

Lors, du Couvent, ſort un Concours nombreux;
Quel eſt ce bruit? Et qu'eſt-ce qui ſe paſſe?
Diſoient les Sœurs, en jettant de grands cris.

Comme il ſe fait, la nuit, un grand vacarme,
Que le Berger, de bâtons fourchus, s'arme,
Quand le Loup vient, au milieu des Brebis:
Colin s'éveille, &, ſortant de ſon gîte,
Deſſus le Loup, qui promptement s'enfuit,
De grands cailloux, fait voler, au plus vîte;

Avec ſon Chien, par le Bois, le pourſuit;
Et, s'il l'atteint, ſous ſes coups, le réduit.

Ainſi couché, ſans voix & ſans haleine,
Dans un moment, le Couvent m'entoura;
Dieu ſait comment alors m'apoſtropha!

Une Nonain diſoit: Ah, le voilà!
Quel Sacrilège! Ah, quelle Ame vilaine!
Notre Moûtier il dèshonorera!

Une autre Sœur aigrement ajoûta:
Mon doux Jéſus! quelle eſt donc cette Scêne?
Je ſuis d'avis, mes Sœurs, que mieux vaudra
Le transporter, dans la Priſon prochaine,
Et, ce matin, on l'interrogera;
Si non, verrez que le monde, qui cauſe,
Malignement, les Sœurs, accuſera.

Tout le Couvent approuva fort la choſe:
Dans la Priſon voiſine, on m'emporta;

Mon

Mon Ame étoit demi-morte, engourdie;
Mais ma douleur la rappelle à la vie.

Quand le Couvent, tout notre Roman, fut;
Lors, pour nous deux, bien pis encor ce fut;
Vous ne ſavez, combien deſeſpérée,
Combien terrible eſt la haine ſacrée?

Chez l'Eſpagnol, il eſt un Tribunal,
Moitié Prélat, & moitié Monachal;
Qui, s'acharnant ſur le pauvre Profane,
Jamais n'abſoud, & toujours le condamne:
Qui, par bonté, plein de l'amour de Dieu,
Vous fait brûler, pour le bien de votre Ame:
Tout à l'entour de ce funeſte Lieu,
De cent bûchers, au Ciel monte, la flamme.

On me traduit, devant ce Jugement:
Un Juge, aiant plumes de Chat-huant,
Me dégoiſa ce diſcours gravement:

Ne crains-tu point, Scélérat, Impudent,
Du juſte Ciel, la colère jalouſe?
De Jeſus-Chriſt, tu violas l'Epouſe!
Et, non content de l'avoir fait Cocu,
A la Nonain, donnant le mal immonde,
Ah! Sacrilège, as-tu donc prétendu,
Dans ta fureur, à nulle autre, ſeconde,
D'empoiſonner le bénoît Paradis?
Pour quoi, Félon, avec cérémonie,
Pour effraïer les mécréans Eſprits,
Ta peau, demain, ſera duëment rotie.
Il dit: d'abord, les Sbires, en Priſon
Me font rentrer, après ce beau Sermon.

Bien-mal me prit de ma triſte aventure:
J'ai, de tout tems, fort haï la brûlure;
Et, ne voiant nul beſoin de mourir,
A mon Patron, me fallut recourir.

Ah, bon Patron! lui dis-je; ah, Saint Etienne!
Me verras-tu cruellement périr?

Si

Si, chez l'Anglois, j'abordai, non ſans peine;
Si ton Pouvoir daigna me ſecourir;
Si ton Autel fut orné de mes Cierges;
Dans ce péril, ne m'abandonne pas!

Le Paradis eſt tout-rempli de Vierges:
Nous n'en voions presque point ici-bas!
J'en ai voulu, pour ma part, tâter d'une:
Et ce Phœnix, difficile à trouver,
Dans ce Couvent, lieu de mon infortune,
Heureuſement, s'eſt laiſſé déterrer.
Ah, mon bon Saint! faut-il tant de tapage,
Pour plus ou moins que ſoit un Pucelage?
J'ai même oüi des Gens de grand renom,
Au Pucelage aiant quelque ſcrupule,
Qui, le traitant de fou, de ridicule,
Ne le croioient qu'un être de raiſon.

Si, cependant, j'en eus un, en partage:
Ne m'enviez, bon Saint, cet avantage!

Je n'ai jamais cueilli que cette Fleur:
Si m'en croiez, détournez mon malheur!

Je me proſterne; & les Cieux m'exaucèrent:
De la Priſon, les fondemens tremblèrent;
Tout-radieux, le Saint, fendant le mur,
Me dit: Mon Fils, je lis dans le futur;
Oui, les Deſtins, qui, ſur tes jours, veillèrent,
Bien des revers, encor, te préparèrent,
Et des honneurs, auſſi, te deſtinèrent.

Un jour, ton nom, dans un Poëme obſcur,
Sera chanté dans le goût Marotique:
Mépriſe donc ce Sénat fanatique!
De mon appui, ſois, dès à préſent, ſûr;
Si tu promets porter, à mes Chapelles,
Aux Quatre-tems, des Offrandes nouvelles.

Je promis tout: le marché s'accomplit.
Il n'eſt Fripon; il n'eſt Ame ſi noire,

Qui,

Qui, droit au Ciel, n'aille, ſans Purgatoire,
Pourvû qu'un Saint y trouve ſon profit.

Ah! c'eſt bien fait; il faut que chacun vive;
Je veux qu'un Saint reçoive un don gratuit:
La Sainteté, ſans profit, eſt chétive!
Cria Franquin. Et Darget pourſuivit:

De tous mes fers, le bon Saint me défit;
Le Geolier, dans cette alternative,
Profondément, à l'inſtant, s'endormit:
Le Saint m'endoſſe un habit de Jéſuite;
Le verroüil tourne, & la porte s'ouvrit:
Va, cours, dit-il, précipite ta fuite!
Par les cheveux, ſaiſi l'occaſion!
Puis me donna ſa Bénédiction.

De me ſauver, cher Franquin, j'eus grand'hâte:
Fou, qui, deux fois, de ces Chats-huants, tâte!
Ainſi qu'un Cerf, que des Chaſſeurs adroits

Ont entouré, dans le fond des Forêts:
Quand, de ſa mort, il voit quelque préſage;
Il part, s'élance, excitant ſon courage;
En bondiſſant, il franchit les filets.

De même, alors, je ſortis de l'Eſpagne,
Tout-étourdi de ce terrible choc;
Toujours pleurant ma funeſte Campagne;
Toujours trotant, ſous la haire & le froc.
J'arrive, enfin, d'Eſpagne en Italie:
Bien-différent eſt ce Païs Latin,
De ce que fut l'ancienne Auſonie;
Profond Savoir, Beaux Arts, Eſprit Humain,
Tout y paroît pancher vers le déclin.
L'Italien, entouré de ruines,
Enorgueilli d'illuſtres Origines,
Se croit, encore, un Citoien Romain;
Et les Prélats, Abbés, Moines, & Prêtres,
Y vivent tous, ſur la Gloire & le Nom
De ces Héros, leurs illuſtres Ancêtres.

Parlez, un jour, à quelque Pantalon!
Il citera le tems de Cicéron,
Celui d'Auguſte; & Côme de Florence,
Qui, des Beaux Arts, hâta la renaiſſance:
Mais de citer ces tems modernes? Non.

Les Deſcendans d'Emile & de Caton,
Se dévoüant au Dieu de l'Harmonie,
Se font couper les ſources de la vie,
Pour frédonner des airs de violon:
Tout-barboüillés & de rouge & de plâtre,
Ces bons Chapons ſont Héros du Théâtre;
La Nymphe Echo les adopta pour fils:
Tels, les Romains ſe ſont abâtardis!

Mais, je l'avoüe; oui, j'ai trouvé, dans Rome,
Un Souverain, un Pontife, Grand-Homme,
Puiſſant Génie, Eſprit, dont la beauté
Peut égaler l'Auguſte Antiquité:
Prélat ſans fourbe, & Prince ſans foibleſſe,
Il recueillit un encens mérité,

Et de l'Eglise, & même du Permesse.
J'aurois voulu, plus longtems, l'admirer:
La Guerre, alors venant à s'allumer,
Me rappella, bientôt, dans ma Patrie.

Je reparus chez mes Sybaritains,
Qui, par faveur, ou par bisarrerie,
Récompensant l'Inventeur des Pantins,
Chez Valory, fixèrent mes destins.

Depuis, Seigneur, vous savez l'aventure,
Qui, par malheur, pendant la nuit obscure,
M'a fait tomber, hélas! entre vos mains.

Pour cet, hélas! n'étoit pas nécessaire,
Répond Franquin: un jour Prisonnier,
L'autre Vainqueur; c'est un sort ordinaire,
Depuis longtems, pour chaque Guerrier.
Ne savez pas comme François Premier,
Par Charles Quint, fut happé, dans la Guerre?
Et que Tallard, dompté par les exploits

De

De Malboroug, languit en Angleterre?
N'avez pas vû ce grand Faiſeur de Rois;
Ce Maréchal, à trente Secrètaires;
Tout à la fois, faiſant cinquante affaires;
Pris à Hannovre, & réduit aux abbois?

Je pourrois bien citer, en compagnie,
Un certain Roi, Dom Quichote du Nord,
Que le Grand-Turc retint, ſans grand effort,
Son Priſonnier, dans la Beſſarabie.
Mais, cher Franquin, je ne ſuis né Soldat,
Lui dit Darget; Que me fait votre Guerre?
Et ces fléaux, qui ravagent la Terre?
Je n'aſpirai point au Généralat.

Allons, ſuis-moi! le Vin conſole l'Homme,
Lui dit Franquin: tu verras, bientôt, comme
L'on fait, chez-nous, pour noier le chagrin.

Ami Lecteur, laiſſons boire Franquin;

Pen-

Pendant le tems que ma Muſe reſpire,
Et, d'Hippocrène, un peu, s'abreuvera:
Ah! puiſſes-tu trouver, ſous ton empire,
Le beau Bijou, que Darget poſſéda!

CHANT. V.

LE PALLADION: POËME GRAVE.

CHANT CINQUIEME.

JE ne veux point être un Bavard, en Vers;
Je hai, beaucoup, tout langage inutile:
Un mot bien dit vaut ſouvent mieux, que mille:
Apprenez donc, ſans grands propos diſerts,

Que, dans ces lieux, plus d'un Saint Perſonnage,
Se tracaſſant, faiſant remû-ménage,
Embroüilloit tout, ſur ce foible Univers.

Un jour, le Roi de la Huaille noire,
Prince Cornu, Souverain des Enfers,
Aiant reçu la Gazette, ou l'Hiſtoire
De ce qu'au Monde, alors, il ſe paſſoit;
Comme, à ſon gré, chaque Saint gouvernoit:
Le vieux Satan ſentit piquer ſa gloire;
Et, de fureur, le Diable en écuma.

Il va, d'abord, deſſous le Mont Etna;
C'eſt, de l'Enfer, le ſoupirail difforme:
Il y paſſa, ſoudain, ſa tête énorme:
Le Mont prudent, de flammes, l'entoura;
D'un tourbillon épais, de ſa fumée,
Son chef hideux entier, envelopa:
Le Diable y vit voler la Renommée,
Et le Malin, doucement, l'appella:
Dans un moment, la Jaſeuſe conta,
Plus que l'Eſprit ne prit plaiſir d'apprendre;

Et,

Et, s'aigriſſant de ce qu'il vient d'entendre,
Dans les Enfers, vîte, il ſe replongea:
Bientôt, ſes Pairs, en un lieu, raſſembla:
Chaque Démon, ſon malheur, déplora:
En enrageant, on les entendoit dire:
D'Eternité, la Superſtition,
Qui nous créa, nous a donné l'Empire,
Dans l'Univers, ſur chaque Nation:
Depuis un tems, elle veut nous réduire,
Dans ce Séjour d'Abomination:
Nous n'y voions que des Ames maudites,
De qui les cris nous tranſpercent les os:
De ces Doüillets, de ces vrais Sybarites,
Nous ſommes donc les puérils Bourreaux.

L'on dit, déja, qu'une Secte incrédule
De ces Cachots, oſe même douter;
Que les Démons ſont mis en ridicule;
Que, tout à fait, on prétend les raïer:
Ah! vengeons-nous, & montrons à la Terre,
Que, ſi le Ciel eſt armé du Tonnerre;
Que, ſi l'Olympe eſt tout-peuplé de Saints;

Que, dans l'Enfer, ſe trouve plus d'un Diable,
Qui, ſe mêlant des arrêts des Deſtins,
Peut-être, en peu, ſe rendra formidable:
Ainſi parloient tous ces Eſprits Malins.

Mais Lucifer leur impoſa ſilence:
Chacun ſe tut; & l'Infernale Engeance
Baiſa l'ergot de Meſſire Satan.

Il aſſembla, d'abord, ſon Grand-Divan:
De vieux Démons, c'étoit la Gente inique;
Ruſés Matois, dans leur Art Diabolique;
Qui, de l'Enfer, ſachant la Politique,
Avoient, au Crime, endurci leur Tyran.

A l'entour d'eux, des Monſtres effroiables,
Au noir braſier, toujours, invulnérables,
Y paroiſſoient les fiers Exécuteurs
De leurs complots, de leurs ſombres fureurs.

On y voioit l'Avarice ſordide,
Qui recèloit des Thréſors, ſans deſſeins;

La

La Cruauté; le ſanglant Homicide,
Faiſant brandir un poignard, dans ſes mains;
Le fol Orgueil, qui ſotement s'admire,
En ſe parant, dans ſes plumes de Pân;
La pâle Envie, aiguiſant la Satyre;
Contre la Gloire, elle trame & conſpire;
Elle hait tout ce qu'il y a de Grand;
Bonheur d'autrui compoſe ſon martyre;
C'eſt, des Humains, le plus cruel Tyran:
Le noir Soupçon, guidant la Jalouſie,
Et les Regrets & l'affreux Dèſeſpoir;
La Trahiſon, l'infame Calomnie,
Qui, de Prothée, emprunta le ſavoir;
L'Ambition, maſſacrant ſes victimes;
Et la Diſcorde, entr'ouvrant des abymes;
L'Induction, offrant un monceau d'or;
La Politique, étalant ſes maximes;
Et l'Intérét, Père de tous les Crimes;
La Nuit, l'Horreur, les Douleurs & la Mort.

Ces Monſtres ſont plongés, dans les Dèſordres:
Par un ſeul mot, le Maître des Enfers

Les fait partir, exécuter ſes Ordres;
Et leur fureur trouble tout l'Univers.

Tout le Sénat de cette Race immonde,
Dreſſa ſon plan, pour gouverner le Monde:
Même Umbriel, Aſtaroth, Belzébuth,
Tenoient propos, que, très-bien, on reçut:
Chaque Démon, de ſon eſprit, fit montre;
On balança le Pour avec le Contre;
Le Grand-Conſeil, à la fin, réſolut,
Qu'on emploieroit la Diſcorde inhumaine,
Pour agiter, là-haut, l'Eſpèce Humaine:
Et la Diſcorde, auſſitôt, s'approcha.

Le vieux Satan, ſa Fille, endoctrina;
De ſes atours, ſitôt, la décora;
Il ajuſta, deſſus ſa tête impure,
D'affreux Serpens, la hideuſe coëffure;
Il la couvrit, d'un manteau, teint de ſang;
Arma ſon bras, de ſon Tiſon brûlant;
Mit, dans ſes yeux, de ſa fournaiſe ardente,
De gros charbons, la flamme étincelante;

Dedans

Dedans ſa gueule, il verſa ſes poiſons;
Il la doüa d'horreur & d'épouvante,
D'acharnement, de haine violente,
De ſes fureurs & de mortels friſſons.

Sous cet auſpice, aux Humains, redoutable,
L'Enfer vomit ce Monſtre abominable;
Dans l'Univers, vint la Fille du Diable,
En ſecoüant, dans ſes mains, ſes Tiſons.

Alors, Satan, avec tous ſes Démons,
S'en retourna: l'un, dans de grands chaudrons,
Faiſoit boüillir Maudits à cœur de roche;
L'autre, en un coin, en rôtit à la broche:
Là, par les pieds, pendent des Moribonds;
Ici, plus loin, à d'infernaux brandons,
On en voioit brûler, comme une torche:
Là, Belzébuth, au ſupplice animé,
Battoit Maudits, de ſon foüet enflamé;
Et, ſans leurs Corps, ces ſingulières Ames
Souffroient, pourtant, des tourmens corporels;

Com-

Comme bois ſec, ſe brûloient, dans les flammes,
Et gémiſſoient, ſous leurs Bourreaux cruels.

Mais la Diſcorde, ardente & ſanguinaire,
Qui parcouroit notre triſte Hémisphère,
Sur ſon chemin, de ſon ſouffle empeſté,
Otoit, aux Champs, leur heureuſe abondance;
Dedans ſon germe, étouffoit la ſemence;
Dans les Troupeaux, met la Mortalité:
Ce Monſtre ſemble ébranler la Nature:
Le Firmament pâlit, de cette injure.

Ce Monſtre affreux, en courant le Païs,
Arrive, enfin, auprès du gros Marquis.
Tout-doucement, la Diabolique Fée
S'en approcha, pour lui donner conſeil;
Le gros Marquis, dans les bras de Morphée,
Dormoit, encor, d'un tranquille ſommeil.

Le Monſtre, alors, deſſus ſon chef, s'élève;
Il apparoît, ſous la forme d'un rève.
Souffrirez-vous, Valory, de ſang-froid,

Que

Que, de chez-vous, on enlève Darget?
Qu'un vil Pandour, hardi, plein d'insolence,
Outrage & Vous & Darget & la France?
Aux Prussiens, sans nuls autres détours,
Courez, volez, & demandez vengeance!
Que tous leurs bras vous donnent leur secours!
Que Darget soit au Ciel, ou chez le Diable;
Faites ici vacarme épouvantable,
Et conservez l'inaltérable espoir,
Qu'on saura bien vous le faire ravoir.

Le Monstre dit; &, de sa chévelure,
Il arracha l'un des plus grands Serpens;
Le fait glisser, sans bruit, sans sifflemens,
Sur Valory: bientôt, la Bête impure,
En repliant ses anneaux tortueux,
S'entortillant à l'entour de sa proie,
Remplit son cœur, de ses poisons affreux.
Le Monstre en sent une cruelle joie;
Et, satisfait de ses heureux succès,
Il s'envola, pour de nouveaux projets.

Tout en ſueur, le Marquis ſe réveille;
Et, le poiſon excitant ſes fureurs,
L'emportement l'oppreſſe & le conſeille:
Il ne reſpire & que ſang & qu'horreurs.

Comme, en Afrique, une Lionne, en rage,
Aiant perdu ſes jeunes Lionceaux,
De hurlemens, fait retentir la plage,
Et, déchirant les Nègres, par lambeaux,
Sur ſon chemin, fait un affreux carnage.

Tel, arriva, piqué de ſon outrage,
Plus furieux, encor, en ce moment,
Le gros Marquis, auprès du Chef du Camp.

Ah, Sacredieu! ſerai-je donc en bute,
S'écria-t-il, aux fiers Autrichiens?
Dans votre Camp, Charlot me perſécute!
Il m'enleva, tout au milieu des miens,
Le bon Darget: helas! lorsque j'y penſe,
Je vai mourir de cette affreuſe offenſe:

Mais,

Mais, c'eſt ſur vous, que retombe l'affront;
Ne ſuis-je pas votre Palladion?

O Pruſſiens, lavez l'opprobre infame,
Qu'à Jaromirtz, un Franquin vous a fait!
Que l'on reprenne, ou bien que l'on reclame,
Chez l'Ennemi, mon pauvre Ami Darget!
Mais, non: pluſtôt, allez Combattre en foule;
Et que le ſang de ces Perfides coule!

Le gros Marquis, très-fort, ſe démenoit;
Frappant ſon front, contre Franquin juroit:
De le ſaiſir, ſi Dieu me fait la grace,
Son muſle affreux, je lui déchirerai,
Et, ſes deux yeux, certes, j'arracherai.

On lui répond: Que voulez-vous qu'on faſſe?
Pour terminer, Marquis, vos embarras,
Tous nos Héros vous offriront leur bras.

Mais le Marquis, s'échauffant de colère,
Allòit, au Camp, embroüiller ſon affaire,

Lorsqu'au Conſeil, où la choſe ſe ſut,
Tout d'une voix, la Pruſſe réſolut
De ſatisfaire, au plus vîte, à la plainte,
Qu'en blasphêmant, avoit fait le Marquis;
Et d'obliger, par douceur ou contrainte,
Et le Franquin & tous les Ennemis,
A renvoier Darget, ſans nulle atteinte.

Les plus prudens & les plus aviſés
Opinent tous à faire une Ambaſſade:
On choiſit donc Héros fins & ruſés;
Ce qu'on avoit, au Camp, de moins mauſſade;
Longs Harangueurs, toujours argumentans;
D'un air flatteur, eux-mêmes s'écoutans.

On grifona le Créditif honnête;
On en chargea les trois Ambaſſadeurs:
Camas parut, tout-brillant, à leur tête;
Il part, comblé de ces nouveaux honneurs;
En ſe flattant, qu'un très-court intervale
Lui ſuffiroit, pour ramener, au Camp,
Le bon Darget, en Pompe Triomphale.

Mais

Mais la Discorde, observant ses desseins,
Et, de fureur, se sentant animée,
Vole, soudain, par devers l'autre Armée.

Proche du Camp, dans un Bosquet, dehors,
Elle quitta, d'abord, ses noires Aîles,
Se dépoüillant de son difforme Corps,
De ses Tisons, de ses Serpens fidèles,
Et de ses Yeux, cruels, étincelans,
Et de ses Bras, encor, tout-dégoutans
De cent forfaits & de cent parricides.

Dessus son Chef, croissent des cheveux blancs:
Et, sillonant son Visage de rides,
Elle prend l'air & le ton de Walis;
Devant Charlot, aussitôt, se présente,
Qui, bagnaudant, s'amusoit, dans sa Tente,
A châtoüiller de jeunes Etourdis.

Prince! dit-elle, est-ce-là notre attente?
Quand vos desseins prennent un train de chien;
Que vous voiez tromper votre espérance,

Dans des ſujets de pareille importance;
Vous badinez & ne penſez à rien!
On n'a point pris, de l'Armée ennemie,
Le Talisman, le grand Palladion!
Votre Valeur ſeroit-elle endormie?
N'aimez-vous plus la réputation?
Des Ennemis, bientôt, verrez l'audace:
Ces Inſolens vous viendront, face à face,
Redemander votre Captif Darget:
Si leur donnez; de Charlot, c'en eſt fait.
Ranimez donc l'ardeur ambitieuſe,
Qui vous porta, n'a-guère, aux grands exploits:
De vous dépend la deſtinée heureuſe
Et de l'Autriche, & des plus puiſſans Rois.
Le Monſtre dit: par une ſourde flamme,
Du bon Charlot, il ſut embraſer l'Ame.

Ce Prince étoit confus de ſes erreurs:
Comme l'on voit des Enfans, à l'Ecole,
En s'effraïant, quitter un jeu frivole,
Quand, tout à coup, paroiſſent leurs Recteurs;

En

En pâliſſant, baiſſer les yeux ſur Terre,
Tout-interdits, reſter ſans mouvement.

Ainſi Charlot, ce grand Foudre de Guerre,
Reſta muet, dans le premier moment.

Mais, dans ſon cœur, tout-animé de rage,
Il s'éleva des ſentimens confus
D'ambition, d'orgueil & de courage:
Les Ennemis, dit-il, ſeront battus!
Daignez, Walis, encor, me reconnoître!
Je ſuis (ſoit dit, ſans vouloir me loüer!)
Le bouclier, l'appui de votre Maître;
Des Pruſſiens, je ſaurai me joüer.

Le Monſtre, alors, ſans ſe faire connoître,
Et ſans tirer Charlot de ſon abus,
En tapinois, retourna chez le Diable;
Content d'avoir, par des coups imprévûs,
Mis, dans ces Camps, un dèſordre effroiable.

En même tems, on entend des clameurs;

Et

Et Rosière, arrivant hors d'haleine,
Annonce au Prince, articulant à peine,
Des Prussiens, les trois Ambassadeurs.

Tu sais, Lecteur, ce qu'ils avoient à faire;
Qu'ils vont, tout-haut, redemander Darget:
Me garderai, comme le bon Homère,
De répéter ce que déja l'on fait:
Bref, le Lorrain les refusa tout-net.

Ce jour, Camas en fut, pour sa harangue:
Après avoir bien exercé sa langue,
Il se trouva que, rien, il n'avoit fait.

Le bon Charlot, qu'animoit la Discorde,
Brutalement, répond aux Prussiens;
Et, sans toucher Darget ni cette corde,
Les appelloit des Hérétiques Chiens.

Camas, à peine, achève son exorde,
Qu'on l'interrompt & lui dit poliment,
A mots couverts, mais pourtant clairement,

D'une

D'une façon, qu'un ſot l'eût pû comprendre,
Que mieux fera, dans ſon Camp, de ſe rendre,
Que de jaſer, tant inutilement.

Camas leur dit, ſur un ton ironique:
Vous n'aimez point, Héros, la Rhétorique!
Pour vous punir, jamais vous n'entendrez
Un beau diſcours, que je vous préparai,
Si bien-tourné, d'un goût Académique,
Semé d'éclairs, obſcur, néologique.
Ni plus ni moins, le Compliment finit;
Et, vers ſon Camp, l'Ambaſſade partit.

Chez le Lorrain, entra Népomucène,
Sans compliment, tout-familièrement;
Point ne parla, comme ce Démoſthène,
Mais il lui dit, tout à fait, uniment:
Si ne voulez vous en mêler, vous-même;
Le Pruſſien, Franquini, batera,
Et, ſon Darget, du Camp, enlèvera:
De cet affront, craignez la honte extrême;

Rappellez donc, tout au plustôt, Franquin:
Qu'avec Darget, il vienne, avant demain.

Le bon Charlot, à l'inſtant, expédie,
Sur un Cheval fringant, de Circaſſie,
Un Courrier, des plus expéditifs,
Qui part, d'abord, ſans grands préparatifs;
Si bien courut, tant fit de diligence,
Qu'en moins de tems, que, ces Vers-ci, j'agence,
Il fut, déja, dans le Camp de Franquin.

On l'y reçut, froidement, d'un air gauche;
Car les Pandours, ce jour, faiſoient débauche;
Hors des grands brocs, couloient des flots de vin;
Chacun avoit, près de lui, ſa Catin;
Au maudit ſon d'un violon, qui jure,
Et durement crioit deſſous l'archet,
Le petit Camp, aiant bien bû, danſoit;
Même, au grand jour, l'Impudique Aventure,
Cyniquement, devant chacun, faiſoit;
A rafle, aux dez, de bons Ducats, jouoit;

Et,

Et, du pillage & de mainte capture,
En moins de rien, tout le profit, perdoit.

Fallut partir: Franquin, quoi qu'à regret,
De ces plaiſirs, interrompant les charmes,
Leur dit: Amis, que l'on prenne les Armes!
Chez le Lorrain, nous mènerons Darget.
Tout auſſitôt, ſur leurs Pourpoints cinnabres,
Tous les Pandours ceignent leurs courbes Sabres;
Deſſus l'épaule, ils roulent leurs manteaux;
De longs fuſils, ils chargerent leur dos;
Et puis, deſſus plus de cent chariots,
Par les Goujats, tout le butin ſe charge;
De gros balots peſans on les ſurcharge;
Les eſſieux gémiſſent ſous le poids;
Et dix grands Bœufs, tous Animaux de choix,
Trainent, à peine, à travers de l'ordure,
D'un pas tardif, la tremblante Voiture.

On part ainſi, prenant quelques détours;
Au preux Laſci, l'on donne l'Avant-garde;

Et, par les flancs, détachant des Pandours,
De tous côtés, l'on guète & l'on regarde.

Au milieu d'eux, Darget eſt à cheval:
Par le chemin, Franquin lui ſert de guide;
A ſes côtés, le mène, par la bride:
Le bon Darget ſe trouvoit aſſez-mal,
Allant toujours, ſautillant ſur la ſelle,
Sous le pouvoir d'un conducteur brutal,
Ni plus ni moins, piquoit ſa haridelle.

Le fort Dumont, actif & vigilant,
Dans un gros Bois, dreſſant une Embuſcade,
Au dur Franquin, Détrouſſeur arrogant,
Y préparoit grèle de Mousquetade.

Lors, tout à coup, il lui donne l'aubade;
Le plomb mortel fend les airs, en ſifflant:
On aſſaillit; on charge; on ſe défend;
L'un tombe à terre, & rend l'ame, en hurlant;
L'autre, bleſſé, s'enfuit, hors de lui-même;
Un autre meurt, ſur l'herbe, ſe roulant;

Le

Le dur Franquin, aiant l'eſprit préſent,
Remarqua bien, dans ce péril extrême,
Que l'Ennemi n'en vouloit qu'à Darget:
Il fuit Dumont; il l'esquive; il l'évite;
De ſes Pandours, il aſſemble l'élite;
Par un Vallon, ce Partiſan adroit
Mène Darget; & fuiant, au plus vîte,
Devant Dumont, dans l'inſtant, diſparoit.

Le bon Badaud, diſant ſon Patenôtre,
Bien malgré lui, fuioit, en ſuivant l'autre:
Le dur Franquin, content d'être échapé
Au fort Dumont, qui l'avoit attrapé,
Dit à Darget: Ne faites l'Imbecille;
Point ne pleurez; ſoiez content, tranquille:
Aucun malheur ne vous arrivera;
Et le Lorrain, bien, vous accueillera.

Pour diſſiper votre fâcheux déboire,
Chemin faiſant, vous ferai mon Hiſtoire.

Je ſuis le Fils Cadet du Juif Errant,

Mon Père étoit ſavant dans le Grimoire;
Et, des Démons, il fut l'Ami prudent.
Je ſuis natif d'un Bourg, en Dalmatie;
De-là, mon Père, avec lui, me menant,
Me transporta, jeune encore, en Ruſſie;
Bien me gardai de débuter en Juif:
Je pris le nom de quelque Baronnie;
Je m'affichai; je fis le déciſif;
Et, des Barons, j'affectai la manie:
A mes propos, facilement, on crut;
Et, d'un emploi, bientôt, on me pourvût:
Je rempliſſois la Cour de la Czarine,
Et n'étois point haï de Catherine.

Du tems paſſé, tout ce Peuple brutal
Sentoit, à peine, un inſtinct beſtial;
Stupidement rampant dans ſa Patrie,
En reſpectoit l'antique barbarie.
Pierre le Grand, ſachant les redreſſer,
Sur leurs deux pieds, les apprit à marcher;
Il fit couper les barbes à ces Bêtes;
A la Françoiſe, habilla ſes Boiards;

Les

Les enrôla, deſſous ſes étendarts;
Mais il ne put, jamais, changer leurs têtes:
Jusqu'à préſent, très-mal aprivoiſés,
A gouverner, ils ſont très-mal-aiſés.

C'eſt, chez ces Gens, que le Dieu du Myſtère
Paroît avoir fondé ſon Séminaire:
Pour s'expliquer, nul ſigne ne fait-on;
Rien ne s'y dit; & chacun ſait s'y taire;
On n'y marcha, jamais, ſur le talon;
Les Courtiſans, (ô Race ſans pareille!)
Jusqu'à Bonjour, ſe diſent à l'oreille.

Mais, cependant, ce que j'ai vû de bon,
C'eſt qu'on y boit, de la bonne façon;
Qu'également la Roture commune,
Comme un Boiard, parvient à la Fortune:
Si mon deſtin, dans un moment fatal,
Ne m'eût planté, j'y ſerois Général.

Une Princeſſe, enfin, que je ne nomme,
S'amouracha de Franquin: Dieu ſait, comme

Je

Je fis le fièr, quoique très-bien venu,
Appréhendant de me rendre connu:
Car bien favez, je penfe, l'étiquette
De nos Rabins, & comme l'on nous traite
D'une façon, que, de nuit ou de jour,
Le pauvre Juif fe décèle en amour:
Ce feul penfer m'empêcha de me rendre;
Et ma Princeffe, en entrant en fureur,
Dès ce moment, réfolut, fans m'entendre,
De préparer, ou hâter mon malheur.

Alors, mourut la bonne Catherine:
Tout augmenta les troubles inteftins:
L'Etat, dès-lors, pancha vers fa ruine:
Trois fois, je vis changer de Souverains:
Pour mon malheur, la nouvelle Czarine,
L'œuil enflamé, me fit mauvaife mine.
Le lendemain, un Courtifan difcret,
A fon difcours, cloüant une préface,
Me dit: Franquin, voiez la belle grace,
Que la Czarine, en ce moment, vous fait!
Vous devenez fon Boufon, par Brevet;

A ce

A ce diſcours, perdant la tramontane,
Sur le Boiard, je fonds, avec ma canne;
Et, le Brevet, en pièces, déchirant,
Je lui jettai les morceaux au viſage;
Hors du logis, le conduiſant battant,
Tant qu'en rumeur, en vint, le Voiſinage:
L'on me ſaiſit & me met en priſon;
Des coups de Knout, je reçus à foiſon;
Puis, l'on me dit; (je croi par moquerie:)
De la Czarine, admire la bonté!
L'on t'enverra, tout-droit, en Sibérie,
Où ſa clemente & douce Majeſté
Te permet même, (ô graces ſans pareilles!)
D'oſer porter nez, langue & deux oreilles.

Ce Compliment m'animoit de fureur;
Mais il fallut retenir mon grand cœur.

L'un, m'approchant, me dit: C'eſt bagatelle
D'aller là-bas; ce n'eſt choſe nouvelle:
Tu n'ès, Franquin, du nombre des premiers;
Ni ne ſeras ſûrement des derniers.

Vois-tu ces Gens, que Petersbourg fait naître?
Pendant un tems, ils reſtent parmi nous:
Mais, tôt ou tard, on les voit diſparoître;
En Sibérie, ils s'engloutiſſent tous.

Ce Minckzikoff, Favori de ſon Maître,
Lors de ſa chûte, eut des deſtins moins doux:
Un Oſterman languit en Sibérie:
Le grand Munic y finira ſa vie:
Le fièr Biron ne reverra le jour:
Y périra, bientôt la jeune Cour:
Et tu pourras, Franquin, trouver étrange,
Que, dans ce nombre, avec eux, l'on te range?

Enfin, Darget, dans ce preſſant danger,
Le ſeul parti, qui me reſtoit à prendre,
Fut, de ſouffrir d'un cœur ferme, & d'attendre
Ce que, pourtant, je n'aurois pû changer.

L'on m'amena vers ces froides Contrées,
Où les glaçons des Mers Hyperborées,
Même en Eté, dans les jours les plus clairs,

Vous

Vous font trouver des éternels Hivers:
Le doux Soleil, en vain, prétend y luire;
C'eſt, dans ces lieux, que la Nature expire;
Tout ſemble mort; tout ſemble inanimé:
La Terre, en vain, s'efforce de produire;
Et, ſi l'on voit quelque grain clair-ſemé,
Le Froid, d'abord, ſe preſſe à le détruire.

On trouve-là vingt ſortes d'Exilés:
Les uns, courant les Bois & les Collines,
Pour ſe nourrir, prennent des Zibelines,
Et très-ſouvent, par le froid, ſont gelés:
D'autres, qu'on fait travailler dans les Mines,
Sont, par la mort, promptement enlevés:
D'autres encor, pour des péchez atroces,
Sont expoſés, dans le fond des Déſerts;
Ils ſont mangés, par les Bêtes féroces;
Ou bien la faim termine leurs revers:
Pour moi, je fus, ſans en ſavoir la cauſe,
A deux cens mille, au de-là d'Archangel,
Mis, dans le fond d'un cul de baſſe-foſſe,
Sans plus revoir le vif éclat du Ciel.

J'y fus un an, presque tout-imbécile,
Enſeveli dans cet exil ſervile;
Mais, de mon Père, alors me ſouvenant,
Et, certains mots barbares du Grimoire,
Evaporés presque de ma mémoire,
Fort à propos, alors me rappellant;
Je haſardai, par un effort terrible,
D'eſcalader ce mur inacceſſible;
Soit que mon bras me ſauvât de priſon,
Soit que ce fût l'ouvrage du Démon,
Par un bonheur bien extraordinaire,
Pour cette fois, je me tirai d'affaire;
Je courus vîte, à travers des forêts,
Tantôt barré par d'immenſes marais,
Tantôt ſuivant une route arbitraire,
Et combattant, pendant tout le chemin,
Contre le froid, la longueur du voiage,
L'épuiſement, l'ardente ſoif, la faim,
Le dèſeſpoir, & le climat ſauvage;
En oppoſant un cœur ferme au Deſtin;
Des Loups, des Ours, je fis un grand carnage:
Paſſant, toujours, à travers des déſerts.

Un

Un jour, je crus voir terminer ma vie:
Des hurlemens font retentir les airs;
En même tems, trente Loups, en furie,
De tous côtés, viennent, pour m'attaquer:
Sur un Sapin, j'allai vîte grimper,
Et, de-là-haut, les accablant de branches,
A deux vieux Loups, je démis les deux hanches;
De gros cailloux, que j'avois conſervés,
A d'autres Loups, les yeux furent crevés;
Hors de combat, j'en mis une douzaine:
Preſſé de faim, j'étois en grande peine,
Quand un Lion, venant par des détours,
Deſſus les Loups, qui m'entouroient, ſe jette:
L'extrémité me fournit des ſecours;
Je taille un bois, comme une baionnette,
Puis, de mon Pin, je deſcendis à bas,
Et, m'élançant au milieu des combats,
Dans peu, les Loups mordîrent la pouſſière.

Je crus alors, ainſi que Godefrois,
De m'attacher ce Lion débonnaire;

De m'en ſervir, comme un auxiliaire;
Mais, promptement, il regagna les Bois.

Je vis, enfin, après plus de trois mois,
Aiant couru des fortunes biſarres,
Des Beſtiaux; non loin de-là, des Toits:
C'étoient des Lieux, qu'habitent des Tartares.
Je vins chez l'un, qui, rempli de bonté,
Fidèle aux Loix de l'Hoſpitalité,
Me recueillit au ſein de ſa famille;
Il m'amena ſa Femme avec ſa Fille:
Choiſi, dit-il, en toute liberté!

De ſes Troupeaux, il prend une Geniſſe;
A ſes faux Dieux, il fait un Sacrifice;
Il me ſervit les morceaux délicats;
Il me fit boire un verre d'eau de vie.

Ma paupière étoit appéſantie:
Mon Hôte vit à quel point j'étois las;
Ces bonnes gens m'aimoient à la folie;

Au

Au veſtibule, auſſitôt, ils ſe rendent;
Sur le plancher, des peaux de bœufs s'étendent:
L'Hôte me prend; il me mena coucher;
A mes côtés, vint ſe mettre, ſa Fille;
Elle étoit jeune; elle ſut me toucher:
J'étois friand: la Belle étoit gentille:
Si bien, pour nous, ſe paſſa, cette nuit,
Que, nos plaiſirs, le jour interrompit:
Dès le moment, que l'aube du jour perce,
Chez mon Tartare, allant, de bon matin,
Je lui demande, où paſſe le chemin,
Qui, de chez-lui, mène, tout-droit, en Perſe.

Il me répond: Généreux Etranger,
Si, votre plan, ne voulez pas changer,
Sans vous tenir un trop long dialogue,
Je vai, d'abord, vous ſeller ce grand Dogue:
Sur ce chemin, il me porta, cent fois;
C'eſt, croiez-moi, la fleur des Palefrois:
Nommez à Froux, ſimplement à l'oreille,
Quel eſt l'endroit, où vous voulez aller;

Mon-

Montez deſſus; il vous mène à merveille:
N'avez, de rien, beſoin de vous mêler.

Il dit: d'abord, ce bon Hôte, j'embraſſe;
Et puis, prenant un ſabre, une beſace,
Sur le grand Froux, je monte hardiment,
Et, pour Agra, je partis promptement.

Chemin faiſant, aux Limites de Perſe,
Je rencontrai, monté ſur un grand chien,
Un vieux Tartare, allant faire Commerce,
Qui me parut porter beaucoup de bien:
Sur lui, je gagne adroitement la gauche;
En badinant, ſa tête, je lui fauche;
Aſſez longtems, il ſe ſoûtint encor,
Bien aſſerré, tout-droit, deſſus la ſelle;
Mais remarquant, enfin, qu'il étoit mort,
Sa chûte, alors, n'en devint que plus belle.

Je me prépare à prendre ſon argent;
Mais ſon grand chien, bien, s'en appercevant,

Se

Se fâche, abboïe, & me faute au visage:
Froux me défend; ce chien, plein de courage,
Sur l'autre chien, s'élance promptement:
Je le soûtiens; &, tirant ma flamberge,
A l'autre Dogue, en donnant du fendant,
Autour du cou, je lui fais un exerge.

Ah, juste Dieu! cria le bon Darget,
Votre ame est-elle, à ce point, dure & rude?
Peut-on pousser, si loin, l'ingratitude?
De ce Païs, où tout bien vous échet,
Vous avez pû massacrer un Tartare!
Ah! bien plus qu'eux, votre cœur est barbare!

Tais-toi, Bénêt, lui répondit Franquin;
De son argent, j'avois alors besoin;
Il me servit à faire mon voiage;
Et j'arrivai, trois jours après, au Camp,
Où, produisant mon rare personnage,
Je fus reçu de Thamas Koulikan:

Chez le Mogol, il faiſoit lors la Guerre;
Et j'eus l'honneur de le ſuivre aux Combats:
Son Camp ſembloit couvrir toute la Terre;
On y comptoit un million de Soldats.
De Zoroaſtre, on y ſuivoit le Culte;
Et j'embraſſai ſa Foi, ſombre & occulte:
Car j'ai connu qu'un Homme bien-prudent,
Dans quelques lieux qu'il ſe faſſe connoître,
Doit recevoir, ſans en faire ſemblant,
Avec la Foi, le Culte de ſon Maître:
Aſſez ſouvent, cela m'eſt arrivé;
Toutes les fois, je m'en ſuis bien trouvé.

Bientôt, Thamas fait marcher ſon Armée:
Vers le Mogol, vola ſa renommée:
Et, de ſes Tours, la craintive Delli
Vit tous ſes champs, de nos Perſans, rempli:
De tous côtés, nos Soldats l'environnent:
Dèsque Thamas eût donné le ſignal,
Nous combattons; & les aſſauts ſe donnent;

Les

Les Perſans font un effort général:
Les Habitans, à nos efforts revêches,
Font, de leurs murs, ſur nous, pleuvoir des flêches:
Nous mépriſons & leurs traits & le Sort:
Contre le mur, on poſe mille échelles;
On aſſaillit, on chaſſe ces Rebelles;
Leur apportant le feu, le fèr, la mort.

Aux noirs Enfèrs, leurs Ames, je conſacre!
Dit, en fureur, l'infléxible Thamas:
Ce mot ſervit de ſignal au Maſſacre,
Toute la Ville eſt livrée au trépas.

Le Schach, nageant dans le ſang des Parjures,
Tranquillement, mangeoit des Confitures.
Pour moi, pillant, brûlant, aſſaſſinant;
Jeunes Minois, ſans nombre, violant;
J'expédiai, de ma main, plus de mille,
Femmes, Enfans & Vieillards de la Ville:
Ce jour heureux corrigea mon deſtin;
Ma foi, j'y fis un énorme butin;

Du ſang verſé, regorgèrent, les ruës;
Les cris aigus ſont portés jusqu'aux nuës;
Quelle moiſſon ce fut pour Atropos!

Morts & Mourans s'entaſſent, en monceaux:
Imaginez la fureur & la rage,
L'horreur, la peur & la confuſion;
L'embraſement, le meurtre, le carnage,
Le dèſeſpoir, la dèſolation!
Tous ces fléaux, ſur cette Ville priſe,
Se font ſentir, ſans trêve & ſans remiſe.

Ce jour, nos fèrs en fûrent émouſſés;
Et, de tuer, nos bras fûrent laſſés:
Des Mogolois, cinq cens mille périrent;
Chez Belzébuth, leurs Ames deſcendîrent:
Quand, de Thamas, la magnanimité
Finit le meurtre & la calamité.

De mon butin, ne voulus rendre compte;
Pour le garder, je devins déſerteur;

Et,

Et, me ſauvant, par une fuite prompte,
Bientôt, je fus auprès du Grand-Seigneur;
Il a le nom des Perſans, en horreur.

Dans les Sérails, j'eus l'art de m'introduire:
Des faits pareils, ſouvent, avez pû lire,
Dans les Récits, Contes des Voiageurs,
Sur leurs amours, impertinens Menteurs.

Lors, s'embraſa, du côté de l'Hongrie,
Tout de nouveau, la Guerre, avec furie:
D'un guet à pens, l'Empereur Charles Six
Vint attaquer mes Maîtres Circoncis:
J'aimois le bruit, le péril, les alarmes;
Pour Mahomet, j'oſai porter les Armes:
J'ai ſignalé, plus d'une fois, mon bras;
Et j'ai brillé, dans l'horreur des Combats:
En attaquant, parmi les Janiſſaires,
J'eus des ſuccès, devant Méadia;
Puis, éprouvant des deſtins tout-contraires;
L'Autrichien me prit à Cornia.

Fallut, encor, devenir Apoſtat;
Je recourus à la Vierge Marie,
Signes de croix & quelque momerie;
Et me voilà devenu bon Chrétien,
Mais, pis encor, très-bon Autrichien.

Il n'eut pas dit; que ſon Cheval, qui bronche,
Dans une ornière, en tombant, vous le jonche:
Et, dans ſa chûte, il entraina Darget:
Les plus voiſins, par deſſus lui, tombèrent,
Tous, pêle-mêle, en pile, s'entaſſèrent;
Hommes, Chevaux, l'un-l'autre, ſe froiſſèrent;
Et, deſſous eux, Franquin presque étouffoit,
Se débattoit, peſtoit & blasphêmoit:
Il étoit tard; aucun plus ne voioit.

Déja la Nuit a, de ſes voiles ſombres,
Couvert les Cieux, ramenant aux Mortels,
Le doux Sommeil, le ſilence & les ombres;
Et les ſuſpend de leurs travaux cruels.

Proche du Camp, Franquin & ſa ſequelle
Etoient tombés; quand tout ce bruit affreux
Fit réveiller la lourde Sentinelle,
Qui, treſſaillant, lâcha ſon coup, ſur eux:
Ce bruit s'entend & cauſe des alarmes;
Le Camp Lorrain, confus, couroit aux Armes,
Quand on cria: Qui vive? C'eſt Franquin!

Du Corps de Garde, un Exempt ſe détache;
Il vient; il voit: Ciel, c'eſt notre Bravache!
Seigneur Franquin, quel malheureux deſtin
Vous met ici? Tout étoit l'un ſur l'autre;
Hommes, Chevaux, dans la fange, ſe veautre:
On les retire; &, pour cette fois-là,
Chacun d'iceux, ſes membres, retrouva.

Puis, dans le Camp, lorsqu'on apprit l'affaire,
Le bon Charlot, d'abord, ſe recoucha;
Mais, fort-ému, la nuit, ne dormit guère;
A ſes projets, profondément, rêva:

Fran-

Franquin, Darget, doucement s'en allèrent,
Et, dans des lits, tous les deux, ſe couchèrent.

Si tu prétens ſavoir ce qu'on fera;
Si tu n'ès las, Lecteur, de mes ſornettes;
Et s'il te faut Combats, Clairons, Trompettes;
Lis l'autre Chant; le reſte, il te dira.

CHANT. VI.

LE PALLADION: POËME GRAVE.

CHANT SIXIEME.

Eja le Jour commençoit ſa carrière;
De ſon éclat, la brillante lumière
Fait éclipſer les Aſtres de la Nuit;
En répandant ſon influence pure,

Il ranimoit, de nouveau, la Nature:
L'épais broüillard ſe diſſipe & s'enfuit:
Et ſes raïons, par deſſus les montagnes,
Doroient déja les prés & les campagnes.

Quand le Lorrain, qui n'avoit pû dormir,
Toute la nuit, conſultant ſa pendule,
S'inquiétant, ne faiſant que gémir,
Ne ſoupirant qu'après le crépuſcule,
Apprit, enfin, l'heureux retour du jour.

Il aſſembla ſes Amis, ſes Intimes:
Pour nous, dit-il, le Ciel cruel & ſourd
N'exauce plus nos vœux ſi légitimes:
Ah, mes Amis! ah, quel cruel affront!
On a manqué le grand Palladion:
Le Pruſſien ſoigneuſement le garde:
Pour le ſaiſir, qu'on tente & qu'on haſarde!
J'attends, de lui, la fin de nos malheurs.

Prince! lui dit l'homicide Roſière,
Toujours ſuivez, de vos vieux Radoteurs,

L'Ora-

L'Oracle obſcur, touchant le Militaire;
Qui, Contes, font, à s'endormir debout:
L'âge peſant ne rend point téméraire:
Vos Marêchaux diſent bien le Roſaire;
Mais, d'être Saint, ce n'eſt, ma foi, le tout:
Ne pouvez-vous, bon Seigneur, à votre âge,
Sans conſulter, ſuivre votre courage?
Et, ſi pourtant demandez mon avis;
Je vous dirai que, des Saints, je me moques;
Qu'ils ne ſont bons qu'au bénoît Paradis;
Que leurs ſecours fûrent fort-équivoques;
Et que, par eux, au gré de nos ſouhaits,
Jusqu'à préſent, nous n'avons tous rien faits.
De Belzébuth j'éprouverois l'Empire:
Aux Pruſſiens, il donneroit du pire;
Vous voiez-là le généreux Franquin;
Il ſait aſſez de la Sorcellerie
Pour évoquer . . . . Sainte Vierge Marie!
Cria Charlot; Quel eſt votre deſſein?
Laiſſons, laiſſons toute la Diablerie!
Ne ſavez pas, comme, un jour, Richelieu,
Chez Bonneval, tout-haut, reniant Dieu,

Et commettant certaine Idolatrie,
Penſa ſentir les griffes du Malin?
Qu'auroit-on dit, ſi cet Eſprit immonde,
Eût enlevé brusquement de ce Monde,
Cet amoureux & coquet Paladin?
Si je vous ſuis, je croi (Dieu me confonde!)
D'avoir, peut-être, un plus cruel deſtin.

Le fièr Roſière inſiſte, qu'il conſulte
Les noirs Démons, les Ombres, les Enfers:
Franquin lui dit: Par ma Science Occulte,
Je croi pouvoir ébranler l'Univers.

Le bon Charlot ne s'y réſoud qu'à peine,
Et, bégaïant, il conſent; on l'entraine.

Proche du Camp, étoit un petit Bois,
Lieu pacifique, aſyle ſolitaire:
Aux yeux du monde, on pouvoit s'y ſouſtraire;
Vers ce Bosquet, ils chéminent tous trois:
Le bon Charlot, qui trotoit dans la bande,
Chemin faiſant, aux Saints ſe recommande;

Dé-

Dévotement, avant que de partir,
Il s'aſpergea d'un vaſe d'Eau-benite:
Très-ſage étoit; ce fut pour prévenir
Les mauvais tours de l'Engeance maudite.

Au Bois marqué, l'on arrive; & Franquin,
De ſon habit, ſortit un vieux bouquin;
Dans la Forêt, cherchant, il trouve, à peine,
Sous l'herbe épaiſſe, un bouquet de Vervaine;
Et puis, d'un Coudre, il ſe taille un bâton;
Devient hideux, change d'air & de ton.

Telle qu'on peint d'Apollon la Prêtreſſe,
Quand ſon Démon la poſſède & l'oppreſſe;
Qu'un feu divin s'empare de ſes ſens;
En ſe tenant ſur un Trépié, qui fume,
L'œuil égaré, s'agitant, elle écume;
Toute en fureur, profère ſes accens.

Bien plus affreux, Franquin parut au Prince;
Il geſticule; & de ſes dents, qu'il grince,
Le ſifflement inſpiroit de l'horreur:

Il proféra nombre de mots barbares;
Il ſe transporte; il eſt plein de fureur;
Il fait, en l'air, mille ſignes biſarres,
En invoquant Aſtaroth, Lucifèr,
La Nuit, l'Erèbe, & les Monſtres d'Enfèr.

Au Bois, ſe fait une rumeur bruiante:
Franquin l'entend, ſans changer de couleur;
Le bon Charlot en treſſaillit de peur;
En ſe ſignant, il fuit, plein d'épouvante;
Le bruit s'accroît; il approche; il augmente;
Et, du taillis, ſort, un grand Sanglier,
Tel que celui des Forêts d'Erimanthe;
Il court & paſſe à côté du Sorcier.

N'eſt-ce que çà? reprit le fièr Roſière;
Beſoin, n'étoit, de faire le Lutin;
A Lucifèr, d'adreſſer ta prière,
Pour relancer, dehors de ſa tanière,
Un Sanglier, dès l'aube du matin.

Le bon Charlot, fuiant, tournoit la tête;

Il apperçut, de loin, courir la Bête;
Comme il ne voit, d'ailleurs, aucun danger;
Tout-doucement il marche, & puis s'arrête:
Rosière vient, aussitôt, le chercher.

Pour le Franquin, que l'aventure irrite,
Ne savoit plus à quel Saint se voüer;
Il s'acharna sur le pot d'Eau-benite,
Que le Lorrain ne put dèsavoüer.

Le fin Rosière, à l'instant, leur propose,
Que, pour juger à fond de cette chose,
Encore un coup, il la faut éprouver;
D'enchantemens, il veut doubler la dose.

A nouveaux frais, le féroce Franquin
Recommença tout son Rit de Magie;
A Lucifèr, chanta sa Litanie;
Et provoqua, cent fois, l'Esprit Malin;
Pour augmenter la force des mystères,
Doubloit, triploit signes & caractères;
Dans le moment, que l'on croit voir venir

Mes-

Meſſir Satan & ſa noire ſequelle;
Des Officiers, ſe hâtant de courir,
Au bon Charlot, apportent la Nouvelle,
Que l'Ennemi, tout-droit à lui, marchant,
Très-fièrement s'approchoit de ſon Camp.

Charlot leur dit: Avez tous la berluë;
C'eſt des Moutons, de paiſibles Troupeaux,
Dont la pouſſière, impoſant à la vûë,
Paroît, de loin, des Hommes, des Chevaux.

Mais, par ſerment, on l'aſſûre, au plus vîte;
Et, de partir, on le preſſe, on l'invite:
Bien-aiſe, en fut, le féroce Franquin;
A travailler deſſus l'Engeance noire,
Il a perdu ſon tems & ſon latin;
Fort à propos pour lui, finit l'hiſtoire.

Enfin, l'on part; &, d'un pas diligent,
En moins de rien, l'on regagna le Camp.

Mais, quelle fut, bon Charlot, ta ſurpriſe,

Lors-

Lorsque tu vis clairement, de tes yeux,
Tes Ennemis, nombreux, audacieux,
Sur ton Camp fort, tenter une entreprise?

Il sembloit voir quatre immenses Serpens
Ramper de front, couvrir ces vastes champs:
Dessus leur dos, leurs écailles brillantes,
De cent couleurs, au jour, étincellantes,
Réfléchissoient des raïons éclatans.
Sur l'Ennemi, lentement, ils s'avancent;
En cent replis, se courbent & s'agencent,
S'élargissant par leurs énormes flancs:
Le bruit affreux des Chevaux & des Armes,
Des Bataillons, des épais Escadrons,
Le son guerrier des Tambours, des Clairons,
Et mille voix, appellant les alarmes,
Font retentir les airs aux environs:
Des tourbillons, qu'épaissit la poussière,
En s'élevant, éclipsent la lumière:
Près d'eux, marchoient, accompagnant leurs pas,
La Fermeté, l'Audace, le Courage;
L'affreuse Mort, la Terreur, le Carnage,

Les devançoient, en ſemant le Trépas.

Tels que l'on voit, du ſommet des montagnes,
Rapidement fondre dans les campagnes,
En mugiſſant, des orageux Torrens:
Rien ne retient leurs efforts violens:
Ils font rouler de gros quartiers de pierres:
Leurs flots fougueux détachent des rochers;
S'amoncelant, débordent, les Rivières,
Engloutiſſant les malheureux Bergers.

Et tels encor les Vents & les Tempêtes,
Qui, s'échapant des Cavernes du Nord,
Des hauts clochers, font écrouler les faîtes;
Déracinant le Cheſne le plus fort,
Et raſſemblant, ſur l'aîle des nuages,
L'éclair brillant, la foudre, les orages,
Lancent, ſur nous, la terreur & la mort.

Tels, & cent fois encor plus redoutables,
Parûrent lors, aux Chefs Autrichiens,
La contenance & l'ordre formidables,

Où

Où s'avançoient les braves Pruſſiens.

Ciel! qui pourroit dépeindre les alarmes,
Le trouble affreux, la conſternation,
Et le tumulte & la confuſion,
Qui règne au Camp? Chacun couroit aux Armes;
Chacun ſe botte: on ſelle les chevaux;
On ſe cuiraſſe; on ſe couvre du casque:
L'Homme de Cœur, le Fanfaron, le Flasque,
Différemment obſervoient leurs rivaux;
Et conſervoient encor ce foible masque,
Qui rend égaux, les Couards & les Héros.

Les Ennemis, ſentant leur avantage,
Faiſoient ronfler deux cens foudres d'airains;
Les gros boulets cauſent ſi grand carnage,
Que, le plongeon, en firent, les Lorrains.

Ni plus ni moins, dans ce dèſordre étrange,
L'Autrichien, ſous ſon Drapeau, ſe range:
Les premiers ſont les peſans Cuiraſſiers;
On aſſigna leur poſte, ſur la Droite:

Tout auprès d'eux, ſont les fièrs Grenadiers;
En bonnets d'ours, paroît leur Troupe adroite:
Viennent après, les forts Lycaniens,
Les Gomorois, & puis les Bethlêmiſtes,
Les Inſurgens, Cravates, Béociens,
Les Tranſilvains, les cruels Portaliſtes,
Ceux du Timoc, les féroces Raſciens;
Vaillans Soldats, & gens de grands mérites!

Tout à la Gauche, on voioit les Dragons,
Plus bas montés, fermes dans les arçons:
De tous côtés, faiſant des eſcarmouches,
S'éparpillant, voltigeant comme Mouches,
Caracoloient, des milliers de Huſſards;
Ils paroiſſoient les Boufons du Dieu Mars.

Le dur Franquin prit un parti plus ſage:
Il ne ſongea qu'à piller le bagage;
Il ne crut point y courir des haſards.

Le bon Charlot, à chaque Chef, aſſigne
Le Corps, qu'il doit commander dans la Ligne;

Tout

Tout ſur la Gauche, on plaça les Saxons,
Qui, l'air pincé, promettoient des merveilles,
Mais pâliſſoient, quand des coups de Canons,
Par fois, de près, leur friſoient les oreilles:
A la Réſerve, on aſſigna Walis;
Aux Cuiraſſiers, commanda, Lobkowitz.

Mais Celui-ci, tout-boüillant de courage,
Le ſang, ſoudain, lui montant au viſage,
Dit à Charlot, d'un ton chagrin & ſec:
J'ai réſervé mon bras & ma perſonne,
Pour les grands coups, en quel lieu qu'on les donne;
Tout poſte fixe, à mon cœur, eſt ſuſpect.

Ce jour, Charlot, tout-rempli de prudence,
Reſplendiſſant & ſage, comme un Dieu,
Ce Compliment, lui paſſa ſous ſilence;
Sans lui répondre, il le quitte, en ce lieu.

Du d'Aremberg, il va joindre la Troupe:
Aux Ennemis, faites montrer la croupe,
Dit-il, Amis, ſignalez vos exploits!

Le Duc répond: Prince, ſavons nous battre;
Plus d'une fois, j'en ai terraſſé quatre;
Mais vous, l'Appui; vous, la Terreur des Rois!
Auriez bien pû ménager l'accolade,
Si hier, chez-vous, un peu plus poliment,
Euſſiez reçu la célèbre Ambaſſade;
Le Pruſſien, ce jour, aſſurément,
Ne vous feroit venu donner l'aubade.

Ah, Saint Joſeph! je croi que vous tremblez?
Lui dit Charlot. Pluſtôt, vous, qui parlez!
Répond le Duc. Ils diſoient des ſotiſes;
Se reprochoient leurs vieilles couardiſes;
Quand, à propos, le vieux Walis vint-là,
Accompagné du Bouſon de Spada.

Héros! dit-il, ſuſpendez vos querelles:
Sur l'Ennemi, ſi voulez réuſſir,
Point ne perdez le tems en bagatelles;
Il faut marcher, tout diſpoſer, agir.
Ah! ſi j'avois, comme dans ma jeuneſſe,
Cette vigueur, helas! que je n'ai plus;

Même

Même en dépit de vous, de ma vieilleſſe,
Ces Ennemis, par moi, ſeroient battus.
Que j'étois leſte, agile en Italie!
Par cent exploits, j'y ſignalai mon bras;
De mes grands faits, la Terre étoit remplie:
Le Sexe, alors, ne me haïſſoit pas;
Les verds Galans me portoient tous envie. . . . .

Le fou Spada, que ce diſcours ennuie,
Dit: Haranguez, en dépit du bon ſens;
Tous vos propos, Seigneur, ne valent guère;
Je crois ouïr les grands Héros d'Homère,
Tous radoteurs, & longuement parlans.

Lors, juſtement, pour leur malheur, arrive
Le fièr Waldeck, ce grand Blasphêmateur;
Et la diſpute en devint bien plus vive:
De ce Combat, il prétend ſeul l'honneur.
A ſes côtés, un Fantôme illuſoire,
Tenant en main Palmes de la Victoire,
Excite encor ſa guerrière ardeur:
Le vain Orgueil, le Mépris, la Fureur,

L'acom-

L'accompagnoient, & lui faiſoient accroire,
Qu'il pourra ſeul Moiſſonner, en ce jour,
Ces Champs fameux, conſacrés à la Gloire;
En imitant Eugène ou Luxembourg.

Pendant le tems que ces Chefs ſe diſputent,
Très-aigrement, ſur leurs hauts-faits, diſcutent;
Les Pruſſiens, d'abord, ſe déploiant,
Tous en Bataille, arrivent fièrement.

Leur Droite avance; &, d'un eſſor rapide,
Fond, promptement, ſur la Troupe timide
De ces ſucrés & doucereux Saxons:
Ces bonnes gens, un moment, ſe défendent;
Mais, l'Ennemi, de trop près, ils n'attendent;
Et, de la peur, reſſentant les friſſons,
Très-poliment, ils quittèrent la place;
Aux Ennemis, ils tournèrent la face;
Montrant le cul à leurs cruels rivaux,
Et leur criant: Nous ne ſommes brutaux!

On leur répond: Fuiez de cette plaine,

Cou-

Courez, courez en Saxe, grands Héros!
Allez paîtrir, vernir de Porcelaine,
Pour vos Desserts, Pagodes & Magots!

En même tems, de ce Champ de Bataille,
On poursuivit vivement ces Fuiards;
Et, sur leur dos, l'on sabre, l'on ferraille,
Jusqu'à l'instant qu'ils fûrent tous épars.

Le dur Franquin vola sur le bagage;
En moins de rien, il y fait grand ravage;
Il se saisit de quatre grands fourgons,
Tous bien-remplis de bon Vin de Champagne;
Il ouvre, & dit: Mes chers Amis, bûvons!
Que le bonheur, nos Armes, accompagne!
Tous ses Pandours étoient éparpillés;
Les chariots, par eux, étoient pillés.

Lorsque Dumont apperçoit ce pillage;
De ces Pandours, il fait un grand carnage:
Le dur Franquin, sans monde & sans secours,
Ne défendoit, que foiblement, ses jours:

Au preux Dumont, il jettoit aux oreilles,
De ce vin bû, quelques vuides bouteilles;
Mais, le Combat devenant ſérieux,
Il s'eſcrimoit; &, comme un Polyphême,
Se défendoit, à grands coups de moieux;
Même, il étoit dans un péril extrême:

Quand Dumont dit: Quoi! je ſuis à cheval,
Et vous à pied? rendons le tout égal!
Il vole à bas de ſa leſte monture,
Et, ſur Franquin, s'élance, ſans meſure.

Mais, ce jour-là, le débauché Franquin
Fut bien-puni d'avoir trop bû du vin;
Fort-galamment, il tira ſon épée;
Plus d'une artère, en moins de rien, coupée,
Fait ruiſſeler, de toutes parts, le ſang:
Tout-furieux, il veut pouſſer la Quinte;
Dumont la pare; &, cavant cette feinte,
Plongea le fèr, dans ſon malheureux flanc;
Franquin chancelle; il tombe hors d'haleine;
En s'abattant, il fait un bruit affreux;

Tel

Tel qu'en tombant, fait, un énorme Chêne,
Que, dans les bois, abat, un vent fougueux:
En frémiſſant, il gratte la pouſſière;
Son ſang s'écoule; il friſſonne; il pâlit:
L'affreuſe Mort lui ferme la paupière:
Franquin blasphême; & ſon Ame s'enfuit.

Encouragés par leur première ébauche,
Les Pruſſiens, avides de Lauriers,
Vont attaquer ces braves Cuiraſſiers,
En diſpoſant un effort par leur Gauche;
Ils ſuivent tous le valeureux Naſſau,
Et Rotembourg, & Camas, & Chaſot.

Trente Eſcadrons de leur Cavalerie
S'ébranlent tous, avec même furie:
Et, tels que ſont, ces affreux tremblemens,
Quand un Volcan vomit ſon noir tonnerre;
Telle trembloit, deſſous leur pas, la Terre,
Quand, tous ſerrés, courant, comme les Vents,
Sur l'Ennemi, ces fièrs Guerriers vont fondre:
Il ſembloit voir le Monde ſe confondre.

Ce Corps épais de braves Pruſſiens
Vole accabler, de ſa maſſe peſante,
Et de ſa courſe, agile & violente,
Ces Cuiraſſiers des fièrs Autrichiens.

Dans un clin d'œuil, leurs Courſiers les atteignent;
Et, de leur fèr, dans l'inſtant, ils les joignent:
Pour un moment, l'on entend un bruit ſourd,
Un choc affreux, le cliquetis des armes,
Des cris confus de fureur & d'alarmes;
Et la pouſſière en obſcurcit le jour.

Comme l'on fait crouler une muraille,
En la battant par d'énormes Béliers:
Ainſi, Naſſau, contre ces Cuiraſſiers,
Choque de front, frape dans la Bataille,
Perce, pourfend, ſabre, taille, ferraille,
Et les culbute, ainſi que leurs Courſiers;
Devant ſes coups, tout tombe, ou prend la fuite;
Il les abat: ſon bras les précipite;
Ils ſont foulés, ſous les pieds des Chevaux.
Leur ſang s'écoule & ſerpente en ruiſſeaux.

Là,

Là, d'un côté, fuit un Cheval, qui traine,
Par l'étrier, ſon Maître, ſur l'arène;
Dans les arçons, d'autres, tout-chancellans,
Tombent, percés des coups des pourſuivans;
En l'air, voloient, & des bras & des têtes:
Du bon Lorrain, les Troupes ſont défaites;
L'heureux Naſſau chaſſe tous ces Fuiards;
Dans les Combats, ſa main étoit experte;
Hommes, Chevaux, ſont tués, ſans égards;
La Terre fut, de Cadavres, couverte.

Saint Népomuc apprend ce grand Combat;
Il vient, il voit ſa Troupe mutilée;
Il prend tout l'air du dévot Colowrat;
Même, il s'avance, au ſein de la mêlée;
Il fait ſonner, de tous côtés, l'appel;
Le Cavalier, qui fuioit, ſe raſſemble;
Au Soldat blême, intimidé, qui tremble,
Le Saint adreſſe un diſcours paternel;
Contre la peur, le bon Saint le raſſûre,
Et lui promet le ſûr appui du Ciel.

En même tems, dans ce danger mortel,
A ſon ſecours, au centre de l'Armée,
Il fait venir Saint Charles Borromée:
Le Saint arrive, & traveſtit ſon air;
Deſſous ſon nez, il dreſſe ſa mouſtache;
Couvre ſon chef, d'un fort armet de fèr;
Et, ſur ſon bras, il charge ſa rondache:
Ce Saint montoit la fleur des Palefrois;
Bien mieux valoit que Rabican, cent fois;
Et, devant lui, le Podarge s'éclipſe:
Il avoit eu ce Cheval, de Saint Jean,
Qui, le tirant hors de l'Apocalypſe,
Le lui vendit, à certain prix d'argent.

Lorsque le Saint, dans ce fol équipage,
Se préſenta, devant le Saint des Ponts,
L'on éclata, ſur ſes atours boufons;
Ce Corps battu prit un riant viſage;
On ne vit plus de marques de terreur.

Ce tour ruſé part de Népomucène,

Et, dans l'inſtant, on vit changer la ſcène,
Il ſavoit bien que, pour chaſſer la peur,
Remède ſûr, c'eſt d'apprêter à rire;
Il réuſſit; il leur rendit le Cœur,
Bannit la crainte, & réveilla leur ire:
De ce tour-là, quoique ſubtil & fin,
Luthèr, Calvin, Généviève, Hédevige
Sentent, d'abord, quel eſt le but malin;
Ils courent tous, où le danger l'exige,
Dans les horreurs de ces funèbres champs,
Parmi les morts, les bleſſés, les mourans.

De Kalkeſtein, Luthèr prend la figure;
Comme Deſſaw, ſe traveſtit, Calvin;
La Sainteté du Genre Féminin,
Ne voulant pas haſarder l'aventure,
Sur un grand Chêne, auſſi haut qu'un clocher,
Modeſtement alla pour ſe percher;
Et, ſans répit, deſſus la Troupe aimée,
Du haut en bas, bénifſoit ſon Armée.

On rallioit les Corps, des deux côtés;
Mais les Lorrains ſont presque démontés;
Népomucène, en voiant leur foibleſſe,
Pour les ſauver, invente une fineſſe:
Il ſentoit bien qu'un Combat général,
A ſon Parti, ſeroit bientôt fatal;
Pour l'éviter, il anima de rage
Le fièr Waldeck, dont le boüillant courage
Ne reſpiroit qu'après les grands dangers;
Et qui, ſuivant ſon naturel féroce,
Ne demandoit, pas mieux, que plaïe & boſſe.

Il lui cria: Venez, pour nous venger!
Waldeck l'entend; il pique, part, s'élance,
Entre ces Corps, ce Prince ſeul s'avance;
Et, fièrement, il provoque au Combat,
Des Pruſſiens, qui ſe croit la vaillance
De l'attaquer: Truchs ſort avec éclat.

Waldeck l'approche; & la fureur le guide:
Truchs, à ce Prince, en deux, coupa la bride;

Le

Le fièr Waldeck, écumant de courroux,
Atteignant Truchs de ſon fèr homicide,
En le frapant, lui fend le deltoïde:
Le ſang jaillit: Truchs veut ſe ſoûtenir;
Il tombe, enfin, comme un coup de tonnerre;
Bien-étonné de ſe trouver par terre,
La voix lui manque; il commence à frémir;
Il treſſaillit; ſes yeux ſont troubles, ſombres;
Et la Mort vient le couvrir de ſes ombres.

Waldeck en fut bien plus préſomptueux:
Qui de vous tous, dit-il, (je le propoſe:)
Après ce coup, eſt aſſez courageux,
Pour m'attaquer? Qu'il ſe montre, s'il l'oſe!
Tout comme Truchs, je ſaurai le punir.

Lors, Rotembourg entra dans la carrière:
Prince! dit-il, pourrez vous repentir:
De ce diſcours, l'arrogance ſi fière
Va, dans ce jour, cauſer votre malheur:
Si Truchs eſt mort, je vis & j'ai du Cœur.

Waldeck, outré, rougit de ſa menace:
Venez, dit-il, courons-en le haſard!

Tout ce qu'a pû, la force, avec l'audace,
Le cœur, l'adreſſe, & l'eſcrime & ſon art,
Fut emploié, ce jour, de chaque part.

Tel, dans un Cirque, en célébrant des Fêtes,
Rome donnoit de grands Combats de Bêtes;
Où les Taureaux, les Tigres, les Lions,
Griffes & dents teintes de leur furie,
Se déchirant, ſe privoient de la vie.

Et tels étoient ces deux preux Champions:
L'œuil enflamé, tous les deux, ils s'excitent;
Pleins de courroux, s'approchent & s'évitent;
Flamberge au vent, en rond caracolant,
Subitement, l'un ſur l'autre, fondant,
En furieux, mille coups, ſe portèrent,
Et, leſtement, en l'air, ces coups, parèrent;
Plus animés, tous les deux s'aſſaillans,

Ils ſe frapoient & d'eſtoc & de taille;
Mais leur cuiraſſe eſt comme une muraille;
Le fèr gémit, ſous leurs efforts puiſſans;
Du dur acier, partent, des étincelles;
Il pare encor les atteintes mortelles.

Mais Rotembourg, plus frais, plus vigilant,
Plus de ſang froid, fondit ſur ſon Alteſſe:
Et, d'un grand coup, aſſéré du fendant,
Dans le biceps, profondément, le bleſſe.

Waldeck, voulant, de ce bras, le fraper,
Le lève; il tombe, en laiſſant échaper
Ce fèr ſanglant: ſon Ame fut frapée,
Lorsqu'il perdit ſa redoutable épée;
Tout ſombre & morne, en ſon cœur, enrageant,
Devers les ſiens, il marche lentement.

Comme un Lion, quand le Nègre le chaſſe,
Bleſſé du trait, ſe retire à pas lents;

Et, de ſa queuë, en battant ſes deux flancs,
Tourne la tête, & rugit, plein d'audace.

Ainſi, Waldeck part, ſans confuſion;
L'air menaçant, il ſe tourne & murmure;
Chacun le plaint; on penſe ſa bleſſure,
Et, de ſon ſang, tarit l'effuſion.

Pendant ce tems, s'avançoit, Saint Ignon;
De Rotembourg, Chaſot ſuivit l'exemple;
L'Autrichien faiſoit le Rodomont;
Chaſot l'approche; un moment le contemple;
Et, dégainant, s'aſſûre dans l'arçon.

Saint Ignon dit: Je vai t'ôter la vie;
Fais vîtement ta prière à Calvin!
Remets ton ame à la Vierge Marie,
Répond Chaſot, car tu touche à ta fin!
En même tems, tous les deux s'atteignîrent;
Différemment, ces Héros s'aſſaillîrent;
Car Saint Ignon, qui n'eſt qu'un fanfaron,

Fuit

Fuit le danger: Chafot, fe pâmant d'aife,
Le pourfuivant, lui perce le trapèze:
La pointe fort au deffous du menton;
Saint Ignon jette un cri très-déplorable,
Qui, fe heurtant, par bricole, au rocher,
Fait répéter un Echo lamentable;
On auroit dit, qu'on l'alloit écorcher.

Sur fon cheval, on le voioit pancher;
Sa chûte fait un bruit épouvantable;
Evanoüi, râlant, battant du flanc,
Il rend fon Ame, avec des flots de fang.

Luthèr, alors, de fa Cavalerie
Et des Héros, ranima la furie;
Il marche droit fur les Autrichiens,
Qui, s'enfuiant, leur cèdent la Bataille:
Tout l'honneur refte aux braves Pruffiens.

Mais Lobkowitz, autant qu'il peut, ferraille;
Il veut encor rappeller les Deftins:

Stein, d'Aremberg, avec lui, combattîrent;
Ils font tomber, ſous leurs cruelles mains,
Schwerin, Camas, qui, vaillamment, périrent.

Saint Népomuc veut faire des exploits:
Luthèr le vit, & lui perça la joüe:
Le Saint bleſſé, ſe tournant, fit la moüe:
Car il perdit, pour la ſeconde fois,
Un grand morceau de ſa divine langue;
Depuis ce jour, plus, ce Saint ne harangue.

Pour ſe venger, il court bleſſer Luthèr,
Dans certain lieu, que lui dit Lucifèr,
Où la culote eſt jointe à la cuiraſſe;
Fâcheux endroit, pour Moine, qui fait race!
Il en jetta des cris perçans, en l'air.

Si tu prétens ſavoir, Lecteur folâtre,
Quel eſt le ſang d'un Saint de grand renom?
En feuilletant, je trouve dans Milton,
Que c'eſt, dit-il, une liqueur blanchâtre.

Les

Les Saints bleſſés diſparoiſſent d'abord.
Pour Rotembourg, il marche, vers la Troupe
De Lobkowitz, qui combattoit encor;
En la tournant, la retraite, il lui coupe.

Mais celui-ci, par un dernier effort,
Suivant ſon cœur, que nul danger n'effraïe;
Perce ce Corps, &, le chemin, ſe fraïe,
Vers les Lorrains, en affrontant la mort.

Les Pruſſiens fondent, comme la foudre,
Sur l'Ennemi, pour le réduire en poudre;
Et Lobkowitz, & ſes fièrs défenſeurs,
A fuir auſſi, falûrent ſe réſoudre;
Les Pruſſiens étoient déja Vainqueurs;
Et Rotembourg fait, dans cette déroute,
Sur les Fuiards, ſuivans plus d'une route,
Des Priſonniers, des plus hupés Seigneurs.

Alors, commence, avec plus de furie,
Un périlleux Combat d'Infanterie;

Les

Les Pruſſiens ont leur Palladion,
Environné d'un épais Eſcadron:
Le bon Charlot, craignant cette tuërie,
Se fait donner ſon abſolution:
De tous côtés, ſe fit la boucherie;
Le Bataillon, contre le Bataillon,
Fait, à grand bruit, ſa décharge terrible;
Le jour s'éclipſe; & la fumée horrible
Augmente encor l'horreur de l'action;
L'éclair des coups brille, en ce noir nuage;
Les fuſils font un bruit, tel que l'orage;
Le plomb voloit, tiré par pelotons,
Sifle, fend l'air, &, ſans diſtinctions,
Princes, Sujets, également il frape,
Portant la mort, à tous ceux, qu'il attrape.

Vous expirez, généreux Fils d'Albert!
Princes, iſſus de Tige Souveraine!
Et vous, Guillaume, aux Pruſſiens, ſi chèr!
Et vous, Durège! & vous, brave Varenne!
Que de Héros, moiſſonnés dans ces champs!

Tel-

Telles ces Fleurs, de cent couleurs, ornées,
Qui, ſans paſſer l'eſpace d'un Printems,
D'un ſouffle ardent, ſont pour jamais fanées.

Les Pruſſiens, dans ce Combat fougueux,
Font redoubler leur cruelle décharge:
Dans un moment, le Fantaſſin recharge.

Le noir Etna, dans ſes braſiers affreux;
Non, tout l'Enfèr n'a point de pareils feux.

Des Ennemis, un grand nombre périrent,
Et, de leurs rangs, les files s'éclaircîrent;
Sur leur viſage, étoit peint, la terreur;
L'Autrichien, en l'air, tiroit de peur:
Décrivant l'arc, une bale s'élève;
Deſſus ſon Chêne, atteignit Géneviève;
Dans ſon talon, fait bleſſure grièvе:
La Sainte, en l'air, en jetta quelques cris,
Et va ſe plaindre au bénoît Paradis.

Des coups tirés, l'air gémit & bourdonne:
Tout à l'entour de ſes trainans Drapeaux,
L'Autrichien confondu tourbillone;
Il a perdu la fleur de ſes Héros.
Le Pruſſien voit ce trouble, & ſe jette
Sur l'Ennemi, fraiſant la baionette;
Le trouble augmente, il s'accroît; & qui put,
A toute jambe, ainſi qu'un Daim, courut.

Figurez-vous un Troupeau, dans la plaine,
Eparpillé, courant, tout hors d'haleine,
Devant un Loup affamé, qui le ſuit.

Ainſi, devant Deſſaw, qui la pourſuit,
Se débandant, du péril alarmée,
Du bon Charlot fuioit alors, l'Armée;
Et le maſſacre en fut prodigieux.

Quand la Bataille, à la fin, fut finie,
Le Pruſſien doucement ſe rallie:
On entendoit, chez les Victorieux,

De

De tous les rangs, partir des cris joieux,
Faiſant, en l'air, un affreux tintamarre,
En ſe mêlant au ſon de la fanfare.

Lors, d'un échange, on forma le projet:
Contre un Lorrain, on veut troquer Darget:
Au bon Charlot, on propoſa l'affaire:
Il y conſent, en Prince débonnaire.

Ainſi, Darget, aux Pruſſiens, rendu,
Fut, dans le Camp, en Triomphe, reçu:
Le bon Charlot ajoûte à ſa réponſe,
Que, pour jamais, dès ce jour, il renonce
A ſes deſſeins, ſur le Palladion.

Ce mot, des Chefs, éteignit la rancune,
Faiſant ceſſer toute déſunion;
Des Pruſſiens, il combla la fortune.

Déja la Mort, fille affreuſe du Tems,
Recueilliſſoit, de tous les Combattans,

Que leur Valeur fit périr ſur ces rives,
Des deux Partis, les Ames fugitives:
Elle conduit ce Peuple, vers le Ciel:
Chemin faiſant, des Morts, le nombre augmente,
Il s'accroiſſoit d'un tribut caſuel
De l'Univers, qui paſſoit ſon attente:
Tous les Etats s'y trouvent confondus,
Maîtres, Sujets, Soldats, Dévots, Miniſtres,
Sages & Rois, qui voiageoient tout-nus:
En raiſonnant de leurs deſtins ſiniſtres;
Ils ſuivoient tous leur Conducteur cruel,
Qui les mena, vers le Throne Eternel:
Alors, les Morts paſſèrent en revûë;
On y trouva mainte face inconnuë;
Et maint viſage encor tout-effaré,
En Hiérogliphe, à l'entour, balafré.

Le Père, alors, ſe fait donner la Liſte
De tous ces Morts, à l'œuil hagard & triſte:
Là, d'un chacun, eſt la condition,
Le caractère & la profeſſion;

Et

Et ſe ſuivant, l'un & l'autre, à la piſte,
On les appelle, un chacun, par ſon nom.

Un Tel fut Roi; le Seigneur le condamne:
Un Tel fut Moine; auſſitôt, il le damne:
Son Fils lui dit: Ah, mon Papa mignon!
Pourquoi damner ces honnêtes perſonnes?
Il lui répond: Pour nous, ne ſont pas bonnes:
Les Rois ſont gens, par fois, ambitieux;
Ils pourroient bien nous ravir nos Couronnes;
Ils ſont Vauriens & toujours vicieux.

Moines, aux Cieux, en grand nombre, fourmillent;
Voi ces Fripons, comme, chez-nous, ils brillent!
Et quelque Pape, endiablé de nos Saints,
Y placeroit de ces nouveaux Faquins.

On lui préſente, alors, des Gens de Guerre,
Qui ſont péris dans ces Combats ſur Terre:
Le Roi leur dit: Approchez, mes Amis!
Pourrez ſouvent vous rappeller l'Hiſtoire

De vos Combats, & conter votre Gloire,
Dans un recoin du bénoît Paradis.

Je veux ſauver tous ces Gens-là, mon Fils!
Car ils n'ont point l'Ame méchante & noire;
Qu'on les nourriſſe: & qu'on leur donne à boire;
Et, pour calmer, dans ces lieux, leurs ſoucis,
Une Catin de Sainte, à leur uſage!
(La Magdelaine eut ce lot en partage.)
Bien-mieux ces Gens valent que nos Dévots;
Tout-doucement, y vivront, ces Héros.
Qui ſuit là-bas? Quel eſt ce perſonnage?
C'eſt Lock, grand Roi, qui vient vous rendre hommage!
Quel eſt ce Lock, & quel eſt ſon métier?
Lock lui répond: J'ai conſacré ma vie
Aux vérités de la Philoſophie;
Et j'ai marché par un nouveau ſentier:
L'Analogie, avec l'Expérience,
Sur la Nature, ont fondé ma Science:
J'ai décrié la Superſtition,
Et, de vos Saints, j'ai dénigré l'empire;

Mon

Mon Cœur eſt pur; & ma Religion
N'approcha point de celle de Porphire:
Deſſous mes pieds, ſi j'écraſai l'Erreur,
N'en fus pas moins un Partiſan fidèle
D'un Culte pur, qu'on doit au Créateur:
Je l'adorai, toujours rempli de zèle.

Ah, par l'Enfèr! ce Sage a grand' raiſon,
Leur dit le Roi: finiſſons la Cabale!
Chaſſons ces Saints, qui donnent tous ſcandale!
Je veux, ce jour, réformer ma Maiſon.

Allez, Maudits, qui prétendez, ſur Terre,
Ravir les droits du Maître du Tonnerre;
Allez là-bas, grands Saints de l'Univers,
Griller, tout-vifs, aux charbons des Enfers!

Lock, demeurez; vivez en aſſûrance,
Pour admirer mon immenſe Puiſſance!

Ainſi, dans peu, le bon Père Eternel,

De Scélérats, purifia le Ciel;
Il en chaſſa les Saints & les Sophiſtes;
Il y placa des honnêtes Déiſtes;
Du Roi Céleſte, ils voient le profil,
Car ils ſont tous aſſis près de ſa Droite;
O mes Amis! c'eſt ce que je ſouhaite
A vous, à moi de même. Ainſi ſoit-il.

FIN DU PREMIER TOME.

18 ¢ 424/3
~~18 7 1645/3~~

169 619

-1

ŒUVRES
DU
PHILOSOPHE
DE
SANS SOUCI.

TOM. I.